

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1379-3

© Fox Miliveles

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

FOX MILIVELES

LA GESTE DES
Braves

III - L'IRE DES DIEUX

TABLE DES MATIÈRES

Prologue.....	5
Chapitre 1 - La Victorieuse.....	10
Chapitre 2 - La Belle Intrigante.....	38
Chapitre 3 - L'Evergète.....	70
Chapitre 4 - Les Vertus du Voyage.....	112
Première Partie - La Petite Veuve.....	112
Chapitre 4 - Les Vertus du Voyage.....	162
Seconde Partie - Le Meilleur Prétendant.....	162
Chapitre 5 - La Confession du Roi.....	205
Chapitre 6 - Pour un Seul Moine.....	245
Chapitre 7 - La Mort de l'Honneur.....	294
Chapitre 8 - La Couronne de Meriden	349
Chapitre 9 - Le Goût du Vin.....	396
Chapitre 10 - L'Ire des Dieux.....	453
Première Partie - Le Col d'Uzebur.....	453
Chapitre 10 - L'Ire des Dieux.....	489
Seconde Partie - La Place d'Armes.....	489
Epilogue.....	523
Carte du Royaume d'Enselant.....	545

Prologue

Lettre du frère Cutbert depuis Primarden, à Fides, orateur du prieuré d'Âpremont, dix jours après la bataille de Vasteval :

Mon bien cher frère, recevez tous mes regrets, et mes plus sincères condoléances en ces temps de peine. Mes regrets d'abord, pour ne pas me plier aux règles de la bienséance et vous écrire si négligemment ; mes condoléances ensuite, pour l'annonce qu'il m'est dévolu de vous faire...

Votre gentil frère, notre jeune Benjamin, a rendu son âme aux dieux cette nuit même. Et si je vous écris si précipitamment, c'est parce que, à la cour, les jeunes gens en ont été fort contrariés. Vous n'êtes pas sans vous souvenir que l'illustre Arnelant, fils du noble Florimond, est par son père cousin de sang de notre gentil Benjamin, dernier fils du feu roi Sicard. Or le brave Arnelant, lors de son retour à Primarden à la suite de la bataille d'Âpremont, a tenu à escorter lui-même l'ancien prince Viguiet, et à veiller sur lui de ses propres hommes depuis le cachot où le Roi décida de l'enfermer. Car d'étranges rumeurs se sont ébruitées depuis la disparition de nos sœurs bien-aimées au couvent de Mortesaygues. De cela le sieur Arnelant a sans doute conçu une vive crainte, et fait étroitement surveiller son cousin, au grand dépit d'une certaine dame. Mais les armes de fer et la vigilance des hommes ne peuvent rien semble-t-il contre la nature ou la volonté des dieux. Notre pauvre Benjamin, rapidement après son incarcération, et ce durant plusieurs jours, s'est tordu dans les affres de la persécution ignée. Selon ce que la docte Alis d'Emry m'a rapporté, il semble avoir souffert du mal des ardents, frappé par la peste de feu. De violentes convulsions l'ont saisi, ainsi que de mauvaises nausées et de terribles et sanglants flux de ventre ; puis des brûlures dans les extrémités, et des visions délirantes, à la nouvelle desquelles j'ai vainement prié sa majesté que l'on me laisse accéder à son chevet, pour combattre les démons et intercéder en sa faveur auprès des dieux ; mais on me refusa tout accès, comme au sieur Arnelant, ainsi qu'à la physicienne elle-

même, lorsque le feu s'attaqua aux membres, et que le noircissement arriva.

Le feu de glace fit tomber ses doigts, ses mains et ses pieds, à notre grande horreur, et à la suprême colère de maîtresse Alis. De longues heures elle supplia le Roi de la laisser soigner le malade, arguant de la science héritée de ses prédécesseurs, et des méthodes ayant déjà fait leurs preuves. Elle assura pouvoir guérir le malade par l'application d'herbes chaudes, ortie et moutarde en frictions, pour éveiller les membres pris par le feu de glace ; et par l'ingestion d'un vin infusé de plantes froides, rose, violette et pavot, pour éteindre le feu ardent de l'intérieur ; enfin, elle voulut le nourrir exclusivement de bon pain de froment et de viande de porc, et, au besoin, pratiquer la chirurgie sur les membres morts qui n'auraient pu être sauvés.

Mais une certaine dame, dans l'entourage du Roi, insista fort de son propre côté pour que personne n'approche plus le possédé, de peur que sa contagion ne se propage, et ne vienne nuire à la santé de l'enfant qu'elle portait. Après une lente agonie, notre frère a donc fini par trouver la paix juste avant le lever de ce jour.

Ce dénouement attrista et courrouça doublement les jeunes gens, qui virent dans ce sort funeste le risque d'une nouvelle excuse pour les opposants à la couronne, et la crainte d'une nouvelle escalade guerrière dont ils venaient tout juste de sortir à terribles frais. Ils en voulurent, et en veulent beaucoup aux Pairs, leur reprochant tout bas cette même négligence envers le pauvre Benjamin dont ils avaient fait preuve envers eux au cours du combat. Mais pour l'instant, ils ne peuvent parler tout haut, ni vraiment se révolter, ces jeunes gens, car les seules dont la parole compte, les saintes filles d'Astia, manquent aujourd'hui à leur tête. Alors ils ont oublié l'insurrection publique, et se sont plaints en privé à leurs parents, et même au souverain.

Cependant, il semble qu'on leur ait apporté quelque apaisement, car le cas de Viguiet n'est apparemment pas le seul recensé ces derniers jours dans le royaume. Il paraîtrait qu'au nord de la Royne pareille épidémie se soit répandue dans le peuple, à cause du mauvais printemps et de l'été trop tardif, dont les pluies, au lieu de faire grandir les

blés comme dans les Flavescentes, ont pourri le seigle des cultures de Meriden et de Borée. Cette explication semble avoir suffi pour faire taire un instant les mauvaises langues, mais point le conflit qui se creuse encore, et chaque jour davantage, entre les gouvernants et la jeune génération. Cette bataille, mon frère, que les trouvères commencent déjà à hisser au rang des plus éclatants faits d'armes de notre histoire, semble avoir définitivement brisé le peu de confiance et de respect qui unissait déjà si faiblement les Pairs et leurs héritiers. Je crains que le Chevalier ne soit fort mécontent d'une telle issue, et qu'il ne fasse basculer dans son avis l'entière du collège céleste. Et si cela devait arriver, mon frère, si les dieux devaient tous ensemble se révolter contre nous, alors notre monde courrait à sa ruine...

Deuxième lettre, trois jours plus tard :

... Mon bien cher frère, j'essaie toujours d'obtenir du Roi, par de multiples prières bien peu entendues, d'où un si long délai de ma part, que la dépouille mortelle du gentil Benjamin vous soit retournée, afin de procéder à son inhumation au sein de la clôture de notre maison, où il passa la quasi-totalité de sa vie. Mais je crains qu'il ne nous faille encore attendre longtemps, car les derniers chariots du convoi qui rapatrient les ultimes guerriers d'Âpremont viennent tout juste d'entrer dans la cité, et ont provoqué une vive émotion dans tous les cœurs.

Un charroi, tout tendu de sombre comme une voiture funèbre, escorté de chevaliers aux bannières en berne, a pénétré dans la ville et traversé les rues jusqu'au Château. La foule a été alors saisie d'une bien étrange réaction. D'abord silencieuse, frappée de stupeur, elle est restée immobile et désespérée lorsque le convoi est passé sous ses yeux ; puis un bruissement, un chuchotement l'a traversée, et une longue expiration de soulagement s'est faite entendre ; enfin aussitôt, une vague de culpabilité l'a submergée pour avoir éprouvé ostensiblement une telle émotion, la tristesse s'y est mêlée, et un grondement de colère a commencé à rouler sombrement en son sein.

Moi, j'étais sur le chemin de ronde du châtelet d'entrée, lorsque le charriot s'est approché de la demeure royale. J'étais sur le chemin de ronde, dans l'embrasure d'un créneau, auprès du Roi. Ou plutôt est-ce le Roi qui est monté à mon côté lorsqu'il a entendu la rumeur se propager, et vu les jeunes seigneurs sortir du palais pour rejoindre le convoi dès son arrivée aux portes de la ville. J'étais donc sur le chemin de ronde, et ce fut de ce poste d'observation que j'appris la nouvelle, que j'aperçus la réaction de la foule, ainsi que celle du Roi. Car celle du Roi fut pareille à celle de son peuple, exceptée que le chuchotement ne lui parvint qu'après avoir soupiré de soulagement.

Je fus alors pris d'un violent frisson, et mordu d'une terrible inquiétude, quand je le vis, lui d'habitude si habile à donner le change, oser éprouver sans fard un certain contentement, puis une évidente contrariété lorsque le murmure de la foule parvint jusqu'à nous. Mais immédiatement il retrouva un visage de marbre, certain que personne n'y avait surpris ses états d'âme, feignant de verser une sincère larme sur la dépouille qui passait à l'instant les portes du Château. Quant à la dame, qui était montée avec lui, son état sans doute lui donna bien du mal à dissimuler ses émotions, car ses poings se crispèrent, ses dents apparurent sous sa lèvre retroussée de dépit, et elle commença, sans grande discrétion, à s'enquérir acrimonieusement du sort de notre brave princesse. Mais nul ne sut immédiatement lui répondre, attendu que tous étaient à la peine d'apprendre le trépas d'une si vaillante personne.

Mon frère, que de sombres heures qui s'annoncent pour ce royaume, quand la jeunesse commence à disparaître avant ses aînés...

Troisième message, le surlendemain :

... Fides, je vous écris en soudaine et grande hâte, car le Roi a tout appris.

Ce soir, après l'inhumation, le souverain, cédant sans doute à ses insistances, s'est fait, sans toutefois le montrer, le héraut de cette dame, et a ordonné qu'on lui apprenne les circonstances exactes de la disparition

étrange de son gonfalonier. Je n'ai rien dit bien sûr, car la question ne m'était pas adressée, mais le Roi me foudroya d'un cruel regard lorsque qu'il fut tout à fait renseigné. Son obscur capitaine, après avoir interrogé – les dieux seuls savent comment – quelques gardes entourant le chariot où avait été déposés le Gonfalonier et le seigneur des Flaves Plaines lorsque nous levâmes le camp et quittâmes le champ de bataille de Vasteval, lui rapporta que, peu de temps après, avant même d'entrer dans les méandres de Virsac, une petite troupe sans bannière ni cri de guerre avait soudainement encerclé le chariot, maîtrisé l'escorte, et enlevé la princesse héritière qui veillait sur sa jumelle, ainsi que cette dernière sur une curieuse civière sanglée entre deux chevaux allant à l'amble. Sur le moment il semble que personne ne s'en soit vraiment inquiété, le sieur Richard et une bonne partie de sa garde ayant disparu eux aussi, sans doute pour se lancer à la poursuite des ravisseurs de leurs dames.

Entendant cela, le Roi se mit en grand courroux, et commanda, d'une voix de tonnerre, à son âme damnée de retrouver ses filles. Et, je peux vous l'assurer mon frère, tout le monde crut alors à un superbe élan d'amour paternel... mais point moi, ni les jeunes seigneurs. Car après avoir passé sur eux son regard flamboyant, ce fut donc finalement sur moi qu'il arrêta son œil, et il sembla comprendre instantanément.

Je vous exhorte donc, mon frère, à prévenir le physicien, et à le convaincre de quitter au plus vite notre maison. Car le Roi va lancer sa meute de dogues au matin, et il est à parier – les dieux me pardonnent cette formule – que s'ils l'y retrouvent, ils le mettront légalement en pièces.

Je vous enjoins aussi, tant que vous le pourrez, à préparer les princesses, leur cœur et leur esprit, à recevoir toutes les nouvelles qui les attendent à Primarden. Conseillez-leur de s'armer de courage, mais aussi de retenue et d'intelligence, afin de faire face au mieux aux douleurs du temps, ainsi qu'au déroutant prétexte invoqué par le Roi...

... Mon frère, dites bien aux illustres filles d'Astia, que le Roi exigera leur présence pour la venue au monde de son nouvel hériter.

Chapitre 1 - La Victorieuse

« Attention ! »

Sous la caresse de la brise, Letana ferma les yeux et leva le nez, humant l'air un instant. Quelque chose flottait dans l'atmosphère, un parfum subtil qui sentait la fin de l'été, et fleurait bon l'arrivée de l'automne. Le vent descendu des montagnes avait soudainement éveillé de son souffle vivifiant la torpeur qui avait tardivement assommé le royaume ; les ciels, d'un bleu plus pur encore, s'émaillaient de vermillon et de rose, ou s'embrasaient d'or à chaque chevauchement du soleil sur l'horizon, et, adoucis par une lumière moins crue, creusaient d'admirables contrastes sur la ligne découpée des montagnes ; quant aux premières pluies, celles dont les gouttes, lourdes et tièdes, n'apportent pas encore de réelle fraîcheur, elles étaient seulement venues nettoyer les routes de leur poussière, et faire briller les tuiles vernies et les marches dallées du temple, libérant un parfum suranné de terre chaude et de pierre mouillée.

La Reine-à-venir inspira profondément, et rouvrit les yeux sur le décor des jardins. La brise qui agitait langoureusement la flore venait de se taire, attirant son attention sur la vue qui s'offrait à elle : à sa droite et dans son dos, la crête blonde des bâtiments monastiques dans la lumière de cette fin d'après-midi ; devant elle, les massifs de roses offrant leurs dernières fleurs sous les rouses frondaisons des vergers ; et au loin, vers le sud, au bout de ce point de fuite naturel formé par la perspective convergente des montagnes et du Limen, de sombres nuées où menaçait l'orage.

« Voilà un sacré grain qui se profile, observa la princesse dans un murmure. Nous ferions mieux de rentrer. »

La seconde jeune femme, qui était paisiblement allongée sur le lit de camp où Letana s'était assise, bercée par le crissement du vent dans les feuilles, fit entendre dans un souffle :

« Pas tout de suite... »

Lastelle n'était point assoupie, mais pas tout à fait éveillée non plus. Etendue sur le flanc, le buste relevé par une selle couverte d'un tapis moelleux, les paupières closes,

elle goûtait les derniers instants de ce repos dont Salvian lui avait enjoint de profiter avant son départ. Emmitouflée dans une cape douillette, elle semblait se nourrir de l'air pur descendu des Monts Vermeils, bien que son visage restât pâle et fermé comme celui d'une statue. Chaque goulée d'oxygène, chaque nouvelle inspiration, même la plus légère, la plus prudente, tirait sur ses muscles, soulevait son diaphragme, éveillait encore le souvenir du vireton qui l'avait transpercée de part en part, et entretenait toujours la douleur de la double cicatrice. Un tiraillement qui se faisait d'autant plus sentir, aigu et insidieux, que l'humidité tombait enfin à l'approche de la saison de la Longue Nuit.

Le poing crispé, sans faire entendre aucune plainte cependant, Lastelle sembla s'égarer à nouveau dans le sommeil. Sa jumelle referma le petit livre qu'elle tenait sur ses genoux, et poussa un soupir. Puis, après quelques secondes de silence, énonça comme pour elle-même :

« Quelle pitié que les hommes les plus avenants soient toujours déjà engagés... C'est d'une telle ironie ! »

L'ébauche d'un sourire creusa la joue de Lastelle, sans qu'elle aille ouvrir les yeux.

« Ceux de Primarden manquent-ils donc tant d'attraits que tu en sois réduite à venir faire ton marché dans un monastère ? », demanda-t-elle dans un sarcasme à peine porté par un murmure.

Elle savait bien qui sa sœur avait en ligne de mire. Quelques moines œuvraient encore aux derniers travaux des jardins, parmi lesquels se trouvait le frère Fides, aux traits francs comme ceux du Chevalier, la courte chevelure flamboyant d'or cuivré, et les prunelles perses rayonnant d'un limpide éclat. Cet étrange moine, à la carrure de guerrier mais au doux et humble visage de consolateur, avait intrigué Letana bien avant qu'elle n'entende sa splendide voix.

« Ce n'est qu'une constatation, rétorqua la princesse couronnée avec nonchalance. Regarde le *Lion d'Auster*, engagé ; ce divin chanteur, engagé ; même ton séduisant Richard, engagé...

— À toi de pousser l'audace si cela te tente, Richard n'a pas d'épouse.

— Certes, puisqu'il ne mange pas de ce pain-là... »

Mais cette fois-ci le marmonnement caustique de la princesse ne fit pas réagir sa jumelle ; Lastelle devait avoir définitivement replongé dans le sommeil.

Letana esquissa un sourire en secouant la tête, et remonta le pan de la cape contre la joue de sa sœur. Sur l'horizon plombé, dont le front avançait inexorablement, scintillèrent quelques éclairs.

Puis des pas firent crisser les gravillons de l'allée, attirant l'attention de la princesse. Fides avait entendu le ton de Letana varier sensiblement, et cru comprendre qu'elle avait interrompu sa lecture pour converser un court instant avec sa jumelle. Il se rapprocha donc d'elles, un présent à la main, mais arrêta son geste lorsqu'il aperçut Lastelle à nouveau endormie. Avec une infinie bienveillance qui fit sincèrement fondre le cœur hautain de la Reine-à-venir, il se pencha, et déposa délicatement, près du front de la convalescente, une rose aux pétales irisés des couleurs de l'aurore. Puis il se redressa, et en tendit une seconde semblable à Letana. Il en avait consciencieusement nettoyé la tige de toute épine, et la princesse couronnée parut touchée de l'attention. La fleur embaumait les derniers parfums suaves de l'été, et s'avérait parfaitement immaculée, alors que la plupart des roses du jardin portait déjà nombre de taches brunâtres, stigmates des premières pluies de l'automne.

« Merci... de votre sollicitude », parvint à chuchoter la princesse lorsqu'elle eut retrouvé contenance.

Fides ne répondit pas immédiatement, mais posa un regard empreint de mélancolie sur Lastelle.

« J'ai été initié jadis aux tourments de la guerre, murmura-t-il à son tour. Je sais ce qu'implique la course au pouvoir... »

Letana releva vers l'orateur un regard intrigué, et tressaillit lorsque ses yeux limpides croisèrent les siens.

« Si je puis vous offrir un conseil, votre altesse... Méfiez-vous du pouvoir, et de ceux qui le poursuivent trop assidument.

— Merci, frère Fides... Bien qu'en la matière, je ne vous aie pas attendu. »

L'assurance crâne de la princesse fit sourire le moine. À l'évidence, les filles aînées de

Lodève avaient été soigneusement armées pour affronter les retorses intrigues de la vie de cour. Fides retourna donc à son ouvrage, alerté par les convers qui avaient finalement aperçu les progrès de la tempête se profilant à l'entrée du val.

Letana le suivit un instant des yeux, une moue froissant son joli minois. Puis, ayant saisi du coin de l'oreille une inspiration plus profonde produite par sa sœur, signe que la fragrance de la rose – et peut-être la voix de l'orateur – l'avait tirée de sa somnolence, elle poussa un autre soupir.

« Décidément, quel étrange personnage ! marmonna-t-elle à l'adresse de Lastelle tout en gardant Fides à l'œil. Je suis loin d'être aussi familière des moines que toi mais... Est-ce courant de voir des hommes si... estimables, rejoindre la carrière de la foi ?

— Il ne me semble pas me souvenir que tu te fus absentée de ta propre investiture, soupira Lastelle en descellant tout juste les paupières pour admirer la rose qu'on lui avait offerte.

— Et après ?

— Ne te rappelles-tu pas de Cassien de Felte, nonce du Grand Pontife d'Eclare ?

— Le frère aîné d'Organd ?

— Mmmh... »

Lastelle avait refermé les yeux, la rose sous le nez, s'enivrant de son parfum.

« Oui, eh bien ? s'enquit Letana.

— D'après toi, chuchota sa jumelle comme à regret, qu'est-ce qui peut bien pousser un noble à envoyer son aîné prendre l'habit de prélat ?

— La politique ? Pour avoir une main sur la Foi, et l'autre sur la Loi ?

— Cassien n'est pas le seul exemple, regarde Vivance.

— Vivance ?

— Exilé par son père en Eclare lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, soi-disant pour lui donner une meilleure éducation...

— Tu penses que c'était pour l'écarter de la tentation du pouvoir, et préserver son héritier préféré ? »

Letana n'y avait jamais songé, mais après tout, le système de succession était si tendu, et l'époque si chaotique du temps des Leudastes, qu'il semblait finalement sage d'écarter les frères cadets de l'héritier principal en leur donnant une charge qui les éloignerait de la carrière des armes.

« Et pour les Feltois, interrogea-t-elle, tu penses la même chose ? Que Meliagant a forcé son aîné à se faire clerc pour conserver l'héritage à son fils favori ?

— J'en mettrais ma main à couper », confirma Lastelle, les yeux toujours mi-clos. Le choix de l'expression en pareilles circonstances fit rire jaune la princesse couronnée.

« Tu ne me serais plus très utile alors..., observa-t-elle. Et donc, tu crois que ce Fides est un fils de la noblesse, enfermé dans un monastère pour être écarté de l'héritage familial ? Cela expliquerait ses belles manières... »

Letana fit glisser la rose sur son menton. La douceur soyeuse des pétales caressa ses lèvres entrouvertes sur une rangée de dents éclatantes comme des perles, mais acérées comme des crocs de loup. Lastelle entendit le ton pensif de sa jumelle, inspira profondément, et se redressa lentement vers elle. Ses yeux opalescents, désormais bien ouverts, s'assombrirent sous un sourcil sévèrement froncé à l'adresse du moine.

« Cela expliquerait beaucoup d'autres choses... », confirma-t-elle à sa sœur.

Les deux princesses restèrent un moment perdues dans leurs pensées, jusqu'à ce que l'agitation des jardiniers ne les distraie totalement. Le soleil avait quasiment disparu, l'atmosphère s'était sensiblement refroidie, et dans le ciel convulsé de noires nuées craqua un tonnerre menaçant. Le vent se leva de nouveau, emportant au ras du sol, en petits tourbillons espiègles, des guirlandes de feuilles mortes et de fleurs séchées. Mais ce qui troubla l'orateur et les princesses ne fut pas l'imminente colère de la nature. Le jeune Guilhem, sortant à toutes jambes des bâtiments où l'on n'y voyait désormais pas plus que dans un four, aborda Fides en le saisissant vigoureusement par le bras, et en le tirant vers les jumelles.

« Ils sont là, chevrota-t-il avec un accent d'excitation mêlée de crainte. Là-haut, à la lisière de Virsac, ils arrivent... »

Le moine et les princesses s'échangèrent un regard résigné mais sombre, et se décidèrent à quitter l'ancien havre de paix des jardins.

Clopin-clopant, le Gonfalonier, appuyé sur le bras de la Reine-à-venir, regagna ses quartiers dans les bâtiments monastiques. À la suite de la bataille d'Âpremont, une demi-lune plus tôt, Letana était venue quérir l'aide du prieuré pour sa sœur, et Salvian, qui les accompagnait malgré les menaces du Roi, avait choisi de faire reposer Lastelle dans la chambre abbatiale. Cet appartement, qui s'avérait le plus luxueux de la maison, avait été aménagé par les prédécesseurs du Prieur Loup, au temps où les supérieurs d'Âpremont se considéraient eux-mêmes comme de grands seigneurs sur leurs terres. À la suite de son élection, Loup avait mis fin à cette tradition, et repris un mode de vie plus dépouillé, souhaitant renouer avec la simplicité originelle de la communauté au temps de sa fondation. Il avait donc fait de cette chambre vaste et cossue un appartement d'honneur, le quartier des hôtes de marque, consacré principalement à l'accueil du souverain ou du seigneur des Marches en visite.

Et c'était là que Salvian avait préféré installer sa patiente dès le lendemain de la victoire lantienne, plutôt que dans l'infirmerie des moines, afin que, écartée du remue-ménage de la maison, ainsi que de la pression des plus curieux, elle puisse se reposer et se rétablir au mieux. Mais cela n'avait pas commencé sous les meilleurs auspices. En réalité, Salvian, au cours du deuxième jour passé au couvent, avait renié ses propres préceptes, et fait déménager une fois encore la pauvre princesse. C'est qu'il n'avait pu cacher à Letana ou au petit Guilhem l'état préoccupant dans lequel s'enfonçait Lastelle.

La fièvre qui avait débuté la nuit après la bataille avait perduré durant les jours suivants, la faisant délirer sans repos, suer à tremper les draps, le tout sans aucun moment de répit ni instant de lucidité qui lui aurait permis de recouvrer quelques forces. À bout de ressources, et surtout de nerfs, craignant sans vouloir l'avouer pour la survie de sa patiente, Salvian avait fait transporter Lastelle, ou plutôt le lit sur lequel elle était clouée, dans le temple du monastère, au pied de la terrible chapelle. Ainsi, dans la fraîcheur des hautes voûtes de pierre, sous la main tutélaire de la sainte

triade de la guerre, et face au regard protecteur de la Guérisseuse devant la statue de laquelle Salvian se mit à prier avec une ferveur inaccoutumée, Lastelle passa toute une nuit, et au matin, fut retrouvée tranquille. Sa figure blême et luisante, son corps inerte où ne s'apercevait nul mouvement, nulle respiration, pas le plus petit signe de vie, firent tressaillir le physicien, qui tomba à genoux à son chevet, s'arc-boutant de tristesse au-dessus de sa tête. Il enveloppa ses épaules, la saisit à bras-le-corps, grinça des dents et fut secoué de tremblements, commençant à verser d'amers sanglots de dépit comme il l'avait autrefois fait après avoir vainement tenté de sauver la reine Astia.

Mais, par bonheur, l'être qu'il serrait aujourd'hui contre son sein n'était point le même, et n'avait pas le même destin. Ainsi, au chant du coq, Salvian crut entendre une voix résonner dans le temple ; alors, levant un visage enragé ruisselant de larmes vers les trois divinités, il crut voir, dans l'éclat de l'aurore, la face figée du Chevalier s'animer d'un sourire rassurant. Hébété, papillonnant sous l'éblouissement, le physicien se pencha à nouveau sur la princesse inanimée, colla sa paume sur la base de son cou, et son oreille contre ses lèvres ; enfin, au bout de quelques secondes d'hésitation douloureuse, il reconnut le battement distinctif du cœur, la pulsation de vie, le doux sifflement de l'âme émaner du corps livide. Il fit entendre un éclat de voix, un cri de soulagement ; le plus dur était passé. Si Lastelle avait survécu jusqu'ici, elle survivrait très certainement tout court.

La bonne nouvelle se répandit vite parmi les proches de la princesse ainsi que les moines ; on la retransporta jusqu'à la tranquille retraite des appartements d'honneur, et on fit donner un service spécial pour les dieux dans le temple en remerciement de la grâce accordée. Et pendant les douze jours qui suivirent, Lastelle recouvra peu à peu la santé à force d'attention et de bons soins de la part de son entourage. Salvian et les frères physiciens déployèrent toutes les ressources de leur pharmacopée pour lui faire regagner sa vigueur ; Letana et Fides unirent leur voix, au grand émerveillement

de tous, pour accompagner ses moments de repos diurnes ; et le petit Guilhem restait à son chevet à toute heure, dormant à ses pieds, lui apportant de l'eau, un livre ou des nouvelles sur la pluie et le beau temps ou autres commérages sur la vie du prieuré pour distraire ses journées. Quant au fidèle Richard et à ses hommes, ils montaient la garde autour du domaine, veillant à ce qu'aucune bande de mercenaires égarée ni autre troupe suspecte ne s'approche de trop près du monastère.

Ce fut donc dans cette chambre d'honneur que les deux princesses entrèrent après avoir quitté les jardins en cette fin de journée orageuse, un peu plus d'une demi-lune après la bataille de Vasteval.

Lastelle récupéra contre un mur une jolie canne au pommeau sculpté à sa main que lui avait façonné son industriel écuyer, et s'approcha de l'une des grandes baies géminées qui ouvraient sur le cloître. Car l'aile ouest de l'ensemble conventuel avait été rehaussée pour y aménager les appartements de marque, et les fenêtres donc, en plus de donner sur le jardin carré et sur le temple en face, offraient une vue plongeante sur la toiture de l'aile sud à droite, puis sur la cour des communs, où s'égayait tout le petit monde des convers, des domestiques et des laïcs attachés au service du prieuré ou bien en simple pèlerinage.

Appuyée de l'épaule contre le tableau, le genou sur un coussiège, Lastelle posa le front contre les cives, et braqua le regard dans l'embrasure d'un ventail maintenu ouvert malgré le vent par la main ferme de sa sœur. Au dehors, les premières gouttes de l'orage striaient les airs, faisant carillonner sourdement les tuiles sous l'averse.

Les princesses, l'air absent, contemplèrent un instant la pluie, dont les hachures devenaient de plus en plus drues. Où que l'on portât le regard, l'horizon s'était fondu dans une grisaille brouillée ; même le temple-vieux, sur les hauteurs d'Âpremont, n'apparaissait plus que comme une forme lointaine, diluée dans les trombes d'eau qui balayaient le val. Une fraîcheur nouvelle entra par la fenêtre ouverte, et fit tressaillir les jeunes femmes. La chambre, comme

l'extérieur, baignait désormais dans une pénombre crépusculaire. Cependant, le soleil déclinant de cette fin de journée, derrière l'épaisseur des nuages, diffusait une espèce de clarté blafarde sur le paysage.

À travers le rideau de pluie, Lastelle et Letana purent donc apercevoir assez distinctement la belle troupe de cavaliers qui venait de faire irruption à l'intérieur de l'enceinte de la clôture. Trois d'entre eux mirent pied à terre, traversèrent la cour des communs sous le déluge, vers le perron du temple sous l'abri duquel sembla les accueillir un moine. Peut-être était-ce le prieur lui-même, ou peut-être le frère Fides qui mena ensuite les intrus jusqu'à lui... Toujours est-il que les cavaliers démontés disparurent un temps à la vue des princesses, tandis que le reste de la troupe semblait invité à se mettre à l'abri sous le porche du bâtiment des convers.

S'il n'y avait pas eu l'orage, Lastelle aurait sans doute pu saisir quelques échos de voix portés par les arcatures du cloître. Mais le grondement de la pluie se faisait assourdissant, et Lastelle finalement, croyant entendre des pas précipités se diriger vers sa chambre, indiqua d'un geste à sa jumelle de refermer le ventail. On toqua à la porte, puis le battant s'entrouvrit, laissant la place à Guilhem.

« Votre altesse, le prieur Loup souhaiterait vous parler.

— Qu'il vienne alors jusqu'ici, lui répondit lapidairement Lastelle. Qu'ils viennent *tous* ici. »

Surpris, le jeune écuyer resta un instant coi, puis obéit en approuvant d'un signe de tête, et referma la porte derrière lui. Quant à Letana, voyant la stature soudainement rigide que venait de prendre sa jumelle, elle lui posa tendrement une main sur le bras.

« Va donc t'asseoir un peu, lui conseilla-t-elle. Cela te reposera.

— Non, je les recevrai debout.

— Lastelle, le maître qui reçoit dans sa chambre siège à l'habitude sur son lit, tu le sais bien...

— Je les recevrai ici, depuis la fenêtre. »

C'était une décision inflexible, mais féroce et habile. Car lorsque ses hôtes entrèrent dans la chambre, quelques minutes plus tard, chacun fut dévoilé sous

la lueur blafarde distillée par les grandes baies, tandis que Lastelle, à contre-jour, conserva une figure hiératique noyée dans l'ombre. Letana, assise sur le second coussiège, le profil comme découpé par un pinceau d'argent, comprit alors tout l'intérêt de cette position ; Lastelle signifiait ainsi qu'elle voyait tout, sans se laisser elle-même apercevoir. Elle était dame des Marches, seigneur dans ce couvent et sur ces terres ; Gonfalonier du royaume, et gardien de Vasteval. Elle avait survécu à ce qui s'annonçait comme la bataille la plus retentissante de ces dernières décennies, et qui effacerait peut-être de sa gloire terrible la bataille de Primarden ou encore celle des Champs de Buis, où avaient péri les derniers des Leudastes.

Seulement, malgré cette renommée prometteuse, la princesse conservait encore les traces du sacrifice consenti. Ses traits étaient tirés, son teint presque cireux par moment, ses yeux légèrement bordés de bistre, et sa bouche aux lèvres pincées souvent tordue lorsqu'elle serrait les dents sous le coup d'une douleur impromptue venant poinçonner son ventre. Tourner le dos à la lumière effaçait donc de son visage ce dangereux masque de faiblesse, tout en lui conférant une stature imposante, voire intimidante.

Ce fut cette pensée qui frappa les hôtes qui entrèrent alors ; Lastelle, de son côté, en les reconnaissant dans la lumière, fut prise d'un frisson, et se félicita d'avoir pris ces dispositions, et de ne laisser ainsi absolument rien paraître. Car, une fois la porte ouverte par Guilhem, passèrent alors le seuil le prieur Loup ; ainsi que le frère Fides, son bras droit en l'absence du frère Cutbert, qui fermait la marche avec Richard ; et, entre eux, les trois cavaliers arrivés sous l'orage. Leur lourd manteau ruisselant de pluie leur avait été retiré ; et, ainsi à découvert, Lastelle et Letana reconnurent la silhouette frêle et élancée, et le visage taillé à la serpe de Vivance ; puis la figure fringante mais toujours un peu hautaine du sieur Auber, le Sénéchal ; enfin, la sombre tournure de truand d'Eryso, le capitaine de la garde privée du roi.

Une fois tous entrés, les hôtes prirent la place que leur rang leur réservait. Le supérieur du couvent, le plus âgé de

l'assistance, ainsi que son orateur, s'assirent sur le lit, à la droite des princesses ; le Chancelier accepta un siège que lui proposa Guilhem au chevet, ou plutôt y chut sans réaction, face à la figure impénétrable de son ancienne élève ; et le Sénéchal, un peu sur la gauche, s'installa confortablement dans une grande cathèdre qui marquait son statut de représentant du Roi. Mais le plus surprenant, et qui aurait pu paraître même inquiétant si Lastelle n'avait pas choisi cette posture, dos à la fenêtre, fut qu'Eryo, à la droite d'Auber, resta debout, droit comme un i. Il était l'ombre de Lodève, son homme de main, et ne répondait que de lui, à l'inverse du Sénéchal qui représentait la dignité royale ; il resta donc debout, l'air plein de morgue sous un regard impertinent, la main négligemment posée sur le pommeau de l'épée à sa hanche dont il avait refusé de se départir. Ce comportement, révélateur d'une certaine forme d'empiètement des intérêts privés sur l'affaire publique, avait quelque chose de subtilement menaçant. Et peut-être – sans doute même – fut-ce pour cette raison que, face au sicaire, dans la diagonale de la chambre, et donc à l'extrême droite de Lastelle, était venu se poster Richard, lui aussi droit comme un piquet, lui aussi la main serrée sur le baudrier de son arme. Se toisant du regard comme des chiens hargneux, les deux capitaines s'envoyèrent des menaces muettes pendant un long instant, jusqu'à ce que Lastelle interrompe le silence d'une voix presque affable.

« Vous souhaitiez me parler, prieur ? »

L'assistance frissonna. Les premiers mots de la princesse auraient dû être pour le Sénéchal, ou le Chancelier, voire pour l'homme de main du Roi. Elle démontra ainsi le peu de considération qu'elle leur portait, pour le moment du moins.

« Vos altesses, répondit donc Loup en s'adressant aux jumelles, leurs excellences sont venues vous prier, de la part de notre monarque, de bien vouloir rentrer à Primarden. La cour se languit de vos présences, et vos familiers s'inquiètent de votre santé, ma dame.

— Ma santé est tout à fait passable, vos excellences, fit savoir Lastelle d'un ton courtois. Que l'on s'en rassure au palais.

— Nous sommes touchées de tant de sollicitude de la part de nos *familiers* », ajouta Letana sans pouvoir dissimuler à l'inverse de sa jumelle une pointe d'ironie. Le Sénéchal, percevant tout aussi bien la nuance que ses compagnons, remercia les princesses d'un signe de tête courtois, mais agacé. Vivance, quant à lui, ne put rester silencieux plus longtemps.

« Letana, Lastelle, intervint-il pour éviter que la situation ne s'envenime, je vous en prie, rentrez. Vos sœurs vous réclament, vous manquez à vos amis, et votre maison décline sans votre présence. Rentrez... Lastelle, maître Anguerran et maîtresse Alis seront tout à fait honorés de prendre soin de vous.

— Je n'en doute pas, excellence, rétorqua l'intéressée, je n'en doute pas. Mais un chirurgien de guerre, parfaitement reconnu à travers les Cinq Royaumes, m'a enjointe à me déplacer le moins, et le plus tardivement possible, afin de ne pas ruiner son travail, et par là-même, ma propre santé. Je ne quitterai donc pas Âpremont avant minimum la prochaine lune.

— Vous quitterez ce monastère demain pour être à Primarden *avant* la prochaine lune, décréta soudainement le Sénéchal. Ordres du Roi.

— Encore une fois, sieur Auber, lui répondit le gonfalonier, je ne le ferai point, car on me l'a fortement déconseillé.

— Et où est-il d'ailleurs, s'éveilla opportunément le sombre sicaire, celui qui vous l'a déconseillé ?

— Pas ici.

— Mais encore ?

— Loin, sorti du royaume, *ordres du Roi...* » Eryo esquissa un mauvais sourire ; il n'était pas dupe. Si Salvian avait mis les voiles, ce n'était pas sur l'ordre de Lodève, ni à l'instant où celui-ci le lui avait commandé. Le soir de la victoire de Vasteval, au sortir de la bataille, le souverain avait reconnu en Salvian le jeune physicien qui avait accouché la reine Astia de son fils mort-né, et l'avait à nouveau exilé sous peine de mort. Cette sentence aurait obligé le chirurgien à abandonner sa patiente au trajet infernal que voulait lui imposer Lodève, la condamnant à un trépas quasi certain. Alors, Salvian avait monté un subterfuge avec la complicité de Guilhem.

Le jeune écuyer était allé mettre dans la confiance la princesse Letana, qui elle-même avait intégré Richard dans leur plan. Ainsi, au matin, lorsque Lastelle, toujours inconsciente, avait été chargée dans le dernier chariot du convoi, le commandant et ses hommes avaient pris leur place d'escorte à distance, laissant à Letana et à quelques-uns de ses chevaliers fidèles le soin d'attaquer prétendument le dernier chariot pour y enlever Lastelle. Richard et ses hommes s'étaient ensuite, tout aussi prétendument, lancés à leurs trousses, et tout ce petit monde s'était retrouvé au sein de la clôture du prieuré, où Salvian avait trouvé refuge sous la protection et le secret de Loup, et les attendait fébrilement depuis l'aube.

Pendant une demi-lune donc, Salvian avait bravé les ordres du Roi, et conservé sa place auprès de Lastelle comme au cœur du royaume, en plus de la soustraire à l'autorité de son seigneur et père. Apprenant cela, Lodève en avait conçu une grande colère, et envoyé son chien de garde à l'encontre du physicien, avec instruction de le faire passer sans condition de vie à trépas s'il le retrouvait sur sa route. Par bonheur, Fides, recevant le dernier message du frère Cutbert le matin même, avait tout juste eu le temps d'avertir Salvian du sort funeste qui l'attendait s'il restait sur place ; et Salvian, après avoir donné ses ultimes recommandations à Lastelle, et s'être presque fait supplier à genoux de partir, quitta Vasteval par le nord, comptant traverser au gué de la Passevive, et repasser en Eclare par la trouée Blancinabre.

Lastelle avait regardé son cheval s'éloigner dans le lointain du haut du clocher du temple, et senti la main glacée de la crainte lui tordre l'estomac. La présence de Salvian à ses côtés, depuis l'investiture de sa sœur, avait participé à consolider son sentiment de sécurité. Maintenant qu'il la quittait, Lastelle avait comme le pressentiment qu'elle aurait encore plus besoin de lui que jamais... Ce furent toutes ces émotions qui l'assommèrent de fatigue nerveuse en fin de journée, sur le lit de camp dressé dans les jardins, sous la douce brise descendue des montagnes et la sereine voix de sa sœur lui faisant la lecture.

« Il a donc finalement obéi..., constata le mystérieux Eryo.

— Et vous ferez de même, renforça Auber. Le Roi requiert votre présence, à toutes les deux, pour la nouvelle lune. C'est à cette date que les astrologues et les prélats lui ont promis un nouveau fils.

— *Un nouveau fils ?* fit mine de s'étonner Lastelle en levant un sourcil. J'ignorais que la reine Audovere fut ressuscitée d'entre les morts.

— Sa majesté a une nouvelle épouse...

— ... et qui doit être une véritable perle offerte par les dieux pour être capable de lui délivrer un fils en moins de deux mois ! »

Cette fois, c'était Lastelle, dans l'ombre du contre-jour, qui avait esquissé un sourire caustique, loin d'être dupe. Car le Sénéchal ne lui apprenait rien bien sûr ; Letana, en une demi-lune, avait eu le loisir de tout lui apprendre sur l'origine du retard du Roi. Oui, Lastelle savait tout, mais n'était pas censée savoir ; et fit donc mine de tout ignorer.

« Alors dites-moi, reprit-elle, quelle est donc cette perle, qui a su conquérir si prestement le cœur de notre monarque ; qui doit être d'un si indéniable prestige pour l'épouser si vite et devenir reine du plus grand des Cinq Royaume ; et qui semble pourvue d'une si sainte condition, qu'elle ne soit point soumise au temps des mortels, et soit gratifiée si tôt d'un présent que les dieux ont refusé à des descendantes de rois ? Dites-moi, quelle est donc cette perle, qui est donc la mère de notre futur Roi ?

— Vous le savez très bien, lui renvoya Auber.

— Non, je l'ignore.

— À d'autres, ma dame ! La princesse Letana était présente aux épousailles.

— Certes, reconnut cette dernière, mais je ne vois pas ce qui pourrait m'inciter à me targuer d'une nouvelle que je réprouve et qui nous couvre tant de honte.

— Prenez garde, votre altesse, la menaça alors sourdement le sicaire. Vous parlez désormais de notre reine.

— Qui est ?... », insista Lastelle.

Ses interlocuteurs gardèrent un court instant le silence. Au-dehors, le déluge qui s'abattait sur le val croulait désormais en

violentes bourrasques, et les gargouilles du prieuré dégueulaient de rageuses cataractes dans un grondement assourdissant. Quelques larges gouttes, portées par un vent plus hardi, s'écrasaient régulièrement sur les cives des grandes baies, marquant de leurs traits un grand faisceau de pointes effilées et luisantes, qui vint nimer d'une aura inquiétante l'ombre du gonfalonier.

« Mes seigneurs, reprit Lastelle d'un ton implacable, vous n'avez toujours pas répondu à nombre d'épineuses questions : qui est cette nouvelle épouse ; et comment peut-elle mettre au monde un héritier légitime deux mois seulement après son mariage ? »

Mais le silence persista ; le spadassin resta de marbre, car il n'était pas venu faire de la politique, seulement soutenir de son bras armé le messenger de son maître, et au besoin trucider un Clarentien récalcitrant. Quant au Sénéchal, il ne répondit point non plus, car il représentait le Roi, et se formalisait de se voir soumis à un interrogatoire en règle. Ce fut donc Vivance qui prit finalement la parole, d'une voix qui se voulait ferme, mais trahissait, pour qui le connaissait bien, un évident embarras.

« Le Roi..., sembla-t-il hésiter, a épousé dame Guisla, fille de dame Méraube, quatre jours après votre départ de Primarden.

— *Dame Guisla...*, répéta ironiquement Lastelle. Je comprends qu'elle ait son charme, et qu'elle sache y faire avec la marmaille, mais comment le Roi peut-il sincèrement croire que la progéniture qu'elle lui donnera à la prochaine lune sera la sienne ?

— Parce qu'ils sont fiancés depuis sept mois, lâcha imprudemment Auber.

— Ah... Autrement dit, bien avant que la reine Audovere ne trépasse... »

Dans le ciel noir, le tonnerre craqua de façon menaçante.

« Cela n'est-il pas... illégal, à défaut d'être étrange, excellence ?

— La reine s'était retirée de son rôle d'épouse sans laisser d'héritier au royaume, argumenta pourtant Vivance. Ce qui, selon la coutume, vaut séparation, et autorise le souverain à prendre une nouvelle femme.

— Mais le royaume a un héritier, ce me semble, souigna Lastelle avec une

pertinence redoutable. N'étiez-vous pas tous présents lorsque la Reine-à-venir fut couronnée ? Ce qui a été fait ne peut être défait.

— Ce qui a été fait par le Roi, peut être défait par le Roi », déclara Auber.

Quatre yeux brillants et deux visages similaires, dans l'ombre du contre-jour, se braquèrent sur lui. Mais le Sénéchal n'en fut pas déstabilisé, et poursuivit dans son assertion :

« Si dame Guisla donne un fils au Roi, ce sera lui, le nouvel héritier de la couronne, comme la coutume le prévoit.

— La coutume n'apprécie guère que l'on favorise les bâtards des domestiques au détriment des enfants de Reines, rétorqua judicieusement Lastelle ; ni que l'on revienne sur sa parole... une fois encore.

— Vous avez beau jeu de vous insurger maintenant, princesse ! Il fallait intervenir avant la conclusion de l'affaire.

— Hum ! apprécia-t-elle en esquissant un nouveau sourire caustique. Et comme par hasard, je me trouvais alors à plus de cent lieues de là... »

Son sourire s'élargit, laissant briller des dents carnassières dans l'ombre qui lui tenait lieu de visage.

« Regardez comme le destin fait bien les choses ! continua-t-elle. Moi, Gonfalonier du royaume, défenseur de la Reine-à-venir, capitaine de la compagnie des Marches... à plus de cent lieues de Primarden, avec mes chevaliers, mes féaux, et les cent cinquante épées de ma garde, au moment où le Roi dépossède ma sœur et suzeraine de son titre... »

Au loin, un éclair blanc stria le ciel, et vint soudainement dessiner le maillage de plomb des fenêtres au sol, soulignant d'un contraste terrifiant la face douloureusement marquée de la jeune femme. L'assistance en frissonna.

« Brillant, conclut Lastelle d'une voix sourde. Parfaitement brillant. Une de vos idées, sans doute ? »

Elle avait reporté son attention sur Vivance. Mais le Chancelier se froissa de cette supposition.

« Celle de Guisla elle-même », déclara-t-il sans pouvoir retenir une petite moue offusquée.

Il était de notoriété publique que Vivance et Guisla s'abhorraient mutuellement ; le nouveau statut de l'ancienne gouvernante ne semblait pas y avoir changé grand-chose. Cependant, cet état de fait ne parut pas convaincre Lastelle. Ecrasé par son regard, le Chancelier s'agita sur son siège, et baissa finalement les yeux.

« Bien que j'aie entretenu le conseil du droit dont vous auriez pu vous prévaloir... de vous opposer à cette décision par la force des armes », reconnut-il les dents serrées.

Cela expliquait enfin pourquoi les Pairs étaient restés silencieux lors de leur dernière assemblée, pourquoi aussi les deux amants royaux avaient si longtemps craint de se dévoiler officiellement, et surtout pourquoi Lodève avait si vite, et si aisément, accepté que Lastelle prenne la tête de l'avant-garde.

La jeune femme serra le poing sur sa canne. Dans la pénombre de la chambre, rien ne bougeait, tout était parfaitement immobile, et profondément silencieux. Seule la pluie continuait à crépiter aux fenêtres, et la tempête à mugir à l'extérieur. Même le prieur Loup et le frère Fides ne firent entendre aucun son, bien que leur expression outrée parlât pour eux.

Ce fut Lastelle qui brisa ce silence par une grande inspiration, comme si une illumination lui revenait à l'esprit.

« Et la double proposition de mariage ? souleva-t-elle alors hypocritement. Celle qui nous a fait si soudainement bondir, était-ce aussi son idée ?

— L'offre d'union avec Viguier était tout à fait réelle, leur apprit Vivance. Duholda nous avait envoyé un messenger de paix au matin... »

Mais le Chancelier détourna à nouveau le regard avant de poursuivre.

« ... C'est moi qui ai fait remarquer que cette proposition ne suffirait pas à vous faire préférer la guerre, et qu'il en faudrait plus pour vous pousser à prendre les armes dans de si précaires conditions... »

Un autre éclair déchira la poix du ciel, éclaboussant d'une lumière crue le profil tordu de haine de Lastelle. Puis immédiatement le tonnerre craqua d'un grondement terrible, et fit trembler les cives dans un tintement de verre. L'assistance sursauta, et s'agita

sommairement. Mais lorsque le plus grand silence fut revenu quelques secondes plus tard, Lastelle pencha la tête d'un signe appréciateur.

« Bien vu, excellence, reconnut-elle. Bien joué. »

Ces félicitations, délivrées sur un ton mêlant le dépit et la menace, firent blanchir les phalanges du Chancelier sur les accotoirs de son siège.

Les hommes du Roi auraient pu prendre avantage de cette concession de Lastelle pour conclure la discussion, et exiger à nouveau son retour. Mais ils n'en firent rien, trop surpris peut-être de la clairvoyance de la princesse, ou des étranges assauts de la nature contre leurs fenêtres. C'est qu'il y avait eu, pour les plus superstitieux, matière à croire que les dieux grondaient et soufflaient leur colère derrière l'épaule de leur protégée.

D'ailleurs, Lastelle parut tirer profit de ce silence, comme de la tempête qui continuait à rouler dans les nuées au dehors.

« Pour ce qui est de la prochaine partie en revanche, déclara-t-elle impérieusement en dévisageant chacun des envoyés royaux, nul d'entre vous n'a la main. Ce sera aux dieux de décider, fille ou garçon, ce qu'ils donneront à l'épouse du Roi. Et vu que le Chevalier semble me garder en sa faveur, je vous conseille, mes seigneurs, de vous tenir prêts à réenregistrer le titre de la Reine-à-venir dans les chartes d'ici la nouvelle lune. Car si je rentre à Primarden, ce ne sera pas seule. »

Et Lastelle prononça ces derniers mots en inclinant légèrement la tête vers sa droite, où se dressait toujours, chevillé à son devoir, le loyal commandant des cent-cinquante hommes de sa garde.

*

La pluie continua de tomber deux jours durant ; deux jours pendant lesquels le Sénéchal, de sa propre personne ou par le biais de ses messagers – moines, domestiques, truands et soldats – harcela continuellement le gonfalonier pour le pousser à quitter le prieuré d'Âpremont. Mais, malgré ces importunes et fort agaçantes relances, Lastelle et Letana faisaient toujours la même réponse ; elles

ne chevaucheraient pas pendant plusieurs jours sur une centaine de lieues au risque que les blessures de Lastelle ne se rouvrent ; elles ne repartiraient pas avant la prochaine lune. Alors, quand le mauvais temps se calma, et rendit la perspective d'un voyage moins inconfortable, Vivance se décida à intervenir dans les négociations. Le Sénéchal et le sicaire voulaient prendre immédiatement la route ; Lastelle et Letana refusaient catégoriquement de chevaucher ; Vivance donc, maître des tierces solutions, proposa de redescendre jusqu'à Primarden par la voie fluviale.

Cette idée stupéfia les deux partis, mais sembla, après une longue argumentation, convenir à chacun. Ce mode de transport, plus doux que le cahoteux roulis d'un chariot, et moins dangereux que le galop d'une monture, présentait de plus l'avantage de ne pas nécessiter de relais ou d'arrêt trop long sur l'ensemble du trajet. De toute façon, au rythme où les cavaliers auraient dû avancer pour ménager la santé de Lastelle – c'est-à-dire au pas, la solution navigable restait encore la meilleure option, promettant de gagner deux jours sur l'ensemble du voyage.

Ainsi, lorsque tout le monde eut souscrit à la proposition, Vivance fit envoyer un messager en aval du gué de la Passevive, près de la confluence entre la Royne et la Lève, pour y réserver une gabare. La Lève, n'étant pas une rivière assez profonde, s'avérait innavigable ; il leur faudrait donc sortir de Vasteval et chevaucher une petite journée jusqu'à la Royne avant d'y embarquer, mais à cela Lastelle donna son accord.

Le troisième jour après l'arrivée des envoyés du Roi, les princesses prirent donc congé à regret de leurs hôtes et amis en Âpremont. Pour leur départ, Loup et Fides firent préparer un confortable chariot bourré d'une épaisse couche de fourrures, toisons et couvertures matelassées ; c'était Salvian qui leur avait fourni les instructions nécessaires avant sa fuite, au cas où Lastelle serait obligée de rentrer avant la fin de sa convalescence. Touchée de l'attention, la princesse embrassa le prieur avec affection, salua les moines en les remerciant de leur hospitalité, et grimpa s'installer avec sa sœur dans le chariot. Enfin, tandis que

Guilhem montait Vigilant et menait le palefroi de Letana par la bride, et que Richard formait autour du gonfalonier un carré étroit de sa garde pour empêcher les hommes d'Eryo d'approcher de trop près, le frère Fides se faufila discrètement jusqu'au chariot. Il s'agrippa d'une main au rebord, se hissa à la hauteur de Lastelle, et lui remit la dernière rose aux pétales d'aurore qui avait fleuri dans les jardins, le dernier bouton qui avait résisté à la pluie dans l'épaisseur d'un massif, et s'était ouvert sous le faible rayon de soleil de la veille.

« Pour emporter un peu de paix durant votre voyage, lui confia-t-il avec un sourire triste, et un heureux souvenir loin de cette maison. »

Les jumelles le remercièrent en recevant la fleur, mais tandis que Letana s'extasiait à nouveau sur sa beauté et son parfum, Lastelle tourna un regard interrogateur sur le moine. Ses yeux pers, lumineux et pénétrants, s'étaient soudainement assombris d'un voile de gravité.

« Je pressens des heures bien sombres, avoua-t-il dans un souffle. J'espère que lorsque nous nous reverrons, ce sera toujours avec amitié.

— Nul ne pourrait me faire changer d'avis sur ce point, mon frère, le rassura sincèrement Lastelle. Jamais personne, et ce quelle qu'en soit la raison. »

En formulant ces dernières paroles, elle aussi avait harponné son interlocuteur du regard. Il cachait un secret, elle l'avait perçu, mais cela n'entachait en rien sa bonté, ni ne viendrait jamais nuire à leur entente. Elle lui en fit la promesse silencieuse.

La petite troupe – nous disons petite, bien qu'elle ne le fût pas vraiment, puisque qu'elle accompagnait entre ses rangs le Sénéchal, le Chancelier et le Gonfalonier d'Enselant, sans parler de sa princesse héritière, ce qui impliquait une escorte assez conséquente – cette petite troupe donc, chemina toute la journée durant, le long d'un défilé entre le cours sinueux et encaissé de la Lève, et les premières hauteurs vallonnées de Virsac. Au soir, elle arriva en vue du confluent, où la rivière se jetait sur un banc de galets épais traversant la Royne sur sa quinzaine de toises de

largeur. Lastelle et sa sœur y découvrirent là le gué de la Passevive.

En amont, la Royne n'était rien de plus qu'un gave, un cours d'eau torrentiel au débit conséquent, nourri par les neiges des Monts Vermeils et les pluies lâchées par les nuages qui s'y amassaient à la fin de la belle saison. Un fleuve étroit aux eaux froides et aux courants vifs, barré de rochers saillants, roulant dans ses remous quantité de silex et de poissons gras appréciés des Finistriens. À sa vue, Lastelle comprit pourquoi le sieur Rollon, régentant ses sources et son cours montagneux, était appelé comme ses prédécesseurs *seigneur des Ondefastes* ; et pourquoi le sieur Aymon, ne possédant pourtant pas de terre sur la partie la plus riche du fleuve en territoire des Marches, ni sur les grandes plaines arables de la trouée Blancinabre, était pourtant le plus puissant des cinq hauts barons après le gouverneur de Cassengard ; parce que le sieur Aymon, seigneur de la Passevive, contrôlait le seul gué de la Royne en amont de Meriden, le seul endroit du fleuve où l'on pouvait traverser à pied en dehors d'un pont encerclé de remparts.

Le gué de la Passevive, au confluent de la Lève et de la Royne, était donc un point stratégique au nord-est d'Enselant, l'un des fameux verrous que surveillait le domaine des Marches. C'était ainsi en passant par ce gué que les barbares nordiens, alliés aux traîtres du Grand Collège, avaient autrefois envahi le royaume des Ardents, prenant Meriden à revers, et repoussant le Splendide Locien jusqu'aux frontières occidentales ; c'était parce que le gué de la Passevive n'avait pas été surveillé, et encore moins tenu, que la lignée des Préfets avait été renversée, et le temps glorieux de l'Antique dynastie révolu. Par la suite, on avait donc remédié à cette erreur en faisant des Marches le domaine militaire le plus fortifié d'Enselant. Ainsi, depuis sept cents ans, un donjon de pierre élevait sa sévère silhouette de gardien à une cinquantaine de toises sur les hauteurs de la rive nord, tandis que de l'autre côté, plantée sur sa motte, une petite tour de bois surveillait la rive sud. Et depuis personne, ni ennemi, ni même marchand, n'avait osé franchir en caravane le gué de la Passevive.

Les rares voyageurs, surtout des pèlerins, qui s'aventuraient jusqu'ici, traversaient à pied – comprenez, avec obligation de descendre de cheval ou de mulet – après avoir montré patte blanche à l'une des tours, ou bien prenaient un bac hors de prix un peu plus en aval, ou encore embarquaient sur une gabare après le confluent, là où le lit du fleuve commençait à se faire suffisamment profond et moins semé d'embûches pour pouvoir y naviguer. Ce fut donc vers cette dernière solution qu'avait voyagé la troupe du Gonfalonier, et Lastelle conçut un certain dépit de ne pouvoir traverser le gué pour aller saluer le sieur Aymon. Mais on lui fit remarquer que le soir et la brume tombaient, que les pluies des dernières semaines sur le pays avaient fait enfler le fleuve, rendant le gué impraticable, et que c'était d'ailleurs pour cette raison que les barons avaient pris du retard en faisant un détour par Meriden. Il était ainsi fort possible que le sieur Aymon, qui devait sans doute accompagner son suzerain jusqu'à Cassengard avant de pouvoir rejoindre sa demeure, ne soit même pas encore rentré chez lui depuis son départ d'Âpremont vingt jours plus tôt.

Lastelle et Letana passèrent donc la nuit dans le chariot, que Guilhem et Richard couvrirent d'une toile de tente, et au matin, découvrirent dans un lever de soleil rose et vaporeux, la gabare qui les attendait pour descendre la Roïne jusqu'à Primarden. C'était un petit navire à fond plat et à l'unique voile sang de bœuf, dont le faible tirant d'eau, le gréement bas au tiers et le large pont pouvaient permettre de facilement transporter le peu de marchandises que produisaient les régions orientales du royaume. Mais les princesses, s'interpellant silencieusement du regard, remarquèrent bien vite que ce navire, avec ses trois toises de largeur sur dix de long, ne pourrait jamais transporter la centaine d'hommes et de montures de leur troupe. En réalité, la gabare n'avait été commandée que pour le gonfalonier, le reste de l'escorte devant continuer par la route le long du fleuve. Lastelle monta donc à bord avec curiosité, ainsi qu'une certaine appréhension, recevant d'une oreille distraite les salutations du capitaine et de

ses trois hommes d'équipage armés de longues perches.

Ce fut alors que les complications débutèrent, car Vivance, sous prétexte d'avoir accouché de l'idée, réclama de pouvoir profiter du confort du voyage, et s'invita sur le bateau ; le sieur Auber lui, qui était pourtant un chevalier chevronné, rompu à l'exercice des longues chevauchées, prétexta de son statut de Sénéchal, officiellement supérieur à tous les autres puisque représentant le Roi, pour embarquer lui aussi, et ne pas rester à la marge de discussions, tractations secrètes et autres complots potentiels ; enfin, arguant de sa mission de protection des agents royaux, le sombre Eryo se joignit importunément à la fête avec son épée et ses larges coutelas.

Cette situation ombragea fort Lastelle, qui y vit une évidente démonstration de force, voire une possible tentative d'intimidation. Alors, pour contrer ceux qu'elle considérait désormais, sinon comme des ennemis, du moins comme des adversaires, elle fit un grand signe à son écuyer, resté sur le ponton.

« Guilhem, presse toi donc, nous allons partir !

— Mais ma dame, et Vigilant, et le palefroi de dame Letana ?

— Laisse-les, Guilhem, intervint cette dernière. Nos hommes en prendront soin.

— Monte avec moi, ordonna Lastelle. Il y en a pour sept à huit jours de voyage. Nous allons mettre ce temps à profit pour t'exercer à la poésie et aux échecs, cela fait bien trop longtemps que tu n'as pas fait travailler ta gentille petite cervelle. »

Le jeune écuyer aurait pu s'offusquer de ce dernier commentaire, mais la perspective de voir le gonfalonier se consacrer entièrement à lui pendant toute une semaine l'égaya sans commune mesure. Il détala donc comme un lièvre, chercher dans les affaires de sa maîtresse ses petits coffres des menus plaisirs hérités de la reine Astia, que les princesses emmenaient partout dès qu'elles se déplaçaient hors du palais de Primarden, même en campagne militaire. Et tandis qu'il revenait vers la gabare, il fut accompagné par Richard, qui ne demanda la permission à personne, mais

posa un pied sur le navire, l'épée au côté et la mine résolue.

« Permettez, votre altesse ? demanda-t-il tout juste par correction pour sa dame.

— Avec grand plaisir, sieur Richard, répondit nonchalamment Lastelle. Venez, joignez-vous à moi, j'aurai grand besoin de votre science pour éduquer mon garçon à toutes les finesses de la tactique ! »

L'ensemble des passagers esquissa un sourire ; aucun n'était dupe, sauf peut-être le jeune Guilhem. Chacun savait pourquoi Richard s'était imposé sur la gabare, et pourquoi Lastelle avait fort bien dissimulé son soulagement ; car en montant sur le bateau, le sergent avait, sans discrétion aucune, écrasé d'un regard de défi et de menace à peine voilés le douteux capitaine de la garde du Roi.

Ainsi, lorsque tous les passagers furent montés à bord, le batelier fit larguer les amarres, et l'embarcation commença à glisser sur les courants de la Royné. Les jeunes gens – et les moins jeunes aussi d'ailleurs – qui avaient souvent nagé dans les petites sources tranquilles, mais n'avaient jamais mis le pied sur un transport flottant, s'étonnèrent de la légère instabilité due au roulis et au tangage, étudièrent les techniques que les marins déployaient sous leurs yeux et le vocabulaire qu'ils s'échangeaient régulièrement, et admirèrent durant toute la première journée ces points de vue sur la nature qu'ils n'avaient jamais perçus jusqu'alors. Tout leur semblait nouveau, l'odeur et le craquement du bois goudronné sous leurs pieds, le claquement du vent dans la voile déployée, le chuchotement continu de l'eau autour d'eux, même la petite troupe de l'escorte cheminant à distance sur la berge. Avancer à la même vitesse que des cavaliers, sans être soi-même à cheval, était une sensation absolument inédite pour tous.

À la fin du jour, lorsque le soleil commença à se faire trop bas sur l'horizon, et à gêner les marins dans leurs manœuvres, on accosta à une petite grève naturelle, et les passagers descendirent de la gabarre pour rejoindre le campement que la troupe avait monté sur la berge. On se regroupa pour se restaurer autour de plusieurs feux, où se formèrent inmanquablement des clans aux

allégeances évidentes ; les jumelles et Guilhem racontèrent avec enthousiasme aux sergents de leur garde tout ce qui faisait, à leurs yeux de terriens, l'originalité du transport fluvial ; enfin, on dressa comme la veille une toile de tente au-dessus du chariot, où les jumelles purent passer une nuit confortable dans leurs fourrures, loin de l'humidité insidieuse que durent supporter les autres voyageurs malgré la chaleur des flammes. Cet état de fait fit méchamment rire sous cape les princesses, car le lendemain, les deux Pairs comme Eryo ou la plupart des soldats de cour étaient raides et d'humeur exécrationnelle ; seuls les hommes d'armes de métier, habitués aux campagnes ou issus des rangs des mercenaires comme Richard, ne firent entendre aucune plainte, tandis que les autres, absolument courbaturés, geignaient comme des vieillards.

Letana, Lastelle, et le petit Guilhem à la souplesse de chat, prirent un plaisir tout juste dissimulé à cette petite vengeance, avant d'embarquer pour une nouvelle journée de voyage lorsqu'un soleil d'or pâle eut enfin déchiré la brume qui recouvrait les eaux.

Cette seconde journée, comme celles qui suivirent, fut construite autour d'une petite routine quotidienne qui enchantait fort le jeune écuyer, ravi que le gonfalonier lui consacrait autant d'attention. En effet, si Guilhem, encore enfant alors, avait été offert par son père au seigneur Euric, puis attaché par ce dernier au service de sa filleule, il n'avait jamais vraiment eu l'impression d'être un véritable écuyer, jusqu'à tout récemment. C'est que, durant les années précédentes, il avait été intégré au groupe des enfants royaux, mais sans en faire véritablement partie non plus ; trop jeune pour vivre avec les aînés, il avait suivi l'éducation de Tybaud et des filles d'Audovere, comme Liseul, tout en servant Lastelle dans son quotidien le reste du temps. Il avait été, certes, initié à l'équitation, à l'escrime, à l'archerie et à la joute, mais plus par observation des jeunes gens que par réelle volonté de transmission de leur part ; ces derniers l'appréciaient, comme Liseul, mais le considéraient plus comme un domestique que comme un ami, ou même une personne. Guilhem était

familier comme un gentil toutou ; il faisait partie des meubles.

Cependant, sa récente implication décisive dans le tournoi de l'investiture, ainsi que son dévouement à toute épreuve dans la bataille d'Âpremont, avaient conféré au jeune garçon un peu plus de consistance aux yeux de Lastelle. Alors, par gratitude et bienveillance – bien que cela servît aussi ses intérêts du moment – la jeune femme décida de profiter du voyage pour se pencher un peu plus sur son devoir de chevalier ; car l'écuyer, plus qu'un aide de camp, était aussi un apprenti ; en échange de son service, son maître devait lui transmettre ses connaissances, le former, jusqu'à lui remettre un jour ses éperons.

Ainsi, quand le gonfalonier proposa au jeune garçon de passer plusieurs heures par jours, sur cette gabare, à se consacrer à son éducation, Guilhem en fut ravi, excité, mais à la fois complètement intimidé. Se retrouver face à la princesse guerrière, rien que tous les deux, lui ôta tous ses moyens. Il eut si peur de la décevoir dans les premières heures, qu'il rougit comme une pivoine dès qu'elle s'adressa à lui ou le regarda dans les yeux, ne sut répondre autrement qu'en bafouillant, et renversa deux fois le plateau d'échecs d'un geste nerveux et mal assuré. Pourtant, très vite, l'envie de bien faire prit le dessus, et Guilhem, souhaitant rendre sa maîtresse fière de lui, calma son agitation, brida sa frayeur, et se fit meilleur élève qu'il le put, curieux, attentif et consciencieux.

Et alors que Letana et Richard s'attendrissaient de cette nouvelle complicité, perdue à la disparition de Tybaud, et que le Sénéchal se rassurait de ne pas voir les princesses passer leurs journées en messes basses comploteuses, il y en eut un qui ne sembla pourtant à la fête. En vérité, cette situation ne faisait pas vraiment les affaires de Vivance. Le Chancelier, suite au premier contact peu chaleureux des retrouvailles en Âpremont, aurait souhaité s'entretenir en privé avec Lastelle, afin de s'expliquer sur les événements de la dernière lune, de mettre les choses au clair et, surtout, d'arrondir les angles. Mais Lastelle semblait l'éviter, du regard comme de la parole, ou même de la présence. Jamais ne fut-elle seule le

moindre instant durant ces premiers jours ; elle passait son temps à jouer aux échecs, aux cartes, ou au fifre, à interroger Guilhem sur la lecture qu'elle venait de lui faire ou lui expliquer les enjeux retors des philosophes... Bref, même lorsqu'elle abandonnait un peu de lest, et passait le relai à Letana ou Richard, elle restait toujours près d'eux, et ne croisait jamais le regard du Chancelier.

Mais Vivance, lorsqu'il l'eut compris, se résigna, et prit son mal en patience. L'instant approchait, au milieu du voyage, où l'attention de Lastelle serait emportée par une découverte plus époustouflante encore ; où, alors, dépossédée de toute défiance, elle ne pourrait plus lutter contre ce magnétisme qui les attirait mutuellement. Il le savait, s'y résolut, et attendit.

On arriva en vue de Meriden au soir du quatrième jour.

Meriden la Victorieuse, Meriden la Digne, une flamboyante ville de briques ceinte dans ses remparts, une éblouissante fleur de corail que le soleil arrose, un cœur généreux et grandiose battant au centre de la Royne.

Dans la légère déclivité du terrain, au détour d'un méandre qui la dissimulait à la vue, elle apparut enfin dans toute sa splendeur, et les jeunes passagers, précipités sur le bastingage, en restèrent suffoqués d'émerveillement.

La cité, à l'origine bâtie sur les hauteurs de la rive nord dans une large boucle du fleuve qui la protégeait sur trois fronts, s'était étendue hors de ses murailles au fil du temps, et notamment de l'autre côté de la Royne. Depuis la première place fortifiée des Cantes, cinq remparts successifs étaient venus enserrer la ville ; le dernier, le plus vaste, construit sous la direction des descendants des Préfets à cheval sur les deux rives, faisait aujourd'hui près de trois lieues de longueur, et comptait plus d'une centaine de tours de garde. Quatre immenses porteries de plus de dix toises de large, flanquées de tours en fer à cheval et fortifiées comme des châteaux miniatures, ouvraient la muraille aux quatre points cardinaux. Quatre autres tours jumelles, monstres carrés de briques, surveillaient

les mouvements sur le fleuve, et en fermaient le passage la nuit tombée par une énorme chaîne aux maillons épais comme des bras.

Enfin, au centre de la cité, barrant l'horizon des navigateurs, le pont de Meriden enjambait gracieusement la Royne de ses sept arches de pierres de taille et de briques rouilles. Sept arches asymétriques, et huit piliers renforcés de crêtes et percés de dégueuloirs, qui avaient rendu ce pont insensible à tout assaut de la nature depuis plus de huit siècles. C'était cet édifice qui faisait la fierté de Meriden, ainsi qu'une bonne partie de sa richesse, car son tablier, large de sept toises, supportait un trafic de chariots insensé, puisque la quasi-totalité du commerce terrestre qui traversait l'ouest du continent entre le nord et le sud passait par cette unique construction sur la Royne. Les consuls, élus à la tête de la cité, avaient donc fait installer deux châtelets fortifiés, un à chaque extrémité du pont, afin d'en pouvoir fermer le passage en temps de guerre, mais surtout, en temps de paix, d'en contrôler l'accès par une barrière à péage. C'était de cet octroi, ainsi que de ceux des quatre porteries des remparts, que la cité tirait ses principaux revenus, qui s'avéraient colossaux.

Et de fait, Meriden avait attiré au fil des siècles de nombreuses corporations marchandes qui y avaient fait fortune et largement engraisé, ainsi que la première communauté intellectuelle d'Enselant. À l'origine simple noyau hérité des lettrés calcares attachés au service des Préfets, cette société savante avait servi de fondations à la première université lantienne instaurée par la double volonté de la Reine Astia et du Chancelier trois lustres plus tôt. C'était d'ailleurs la tour de l'université, le plus haut de tous les monuments de Meriden, construite en un temps record, qui élevait sa majestueuse silhouette sur l'unique escarpement rocheux de la rive sud.

Lastelle en resta profondément admirative. Dans le flamboiement vespéral, la tour carrée, massive, imposante, élançait fièrement sa ligne sombre découpée à l'encre sur un ciel de sang. Agencée sur six niveaux, d'un rez-de-chaussée en talus aveugle, à la dentelle de pierre du pavillon

sommital à lanternon où siégeait la grosse cloche qui sonnait les heures de cours, ses angles étaient flanqués de poivrières, et donnaient un étrange aspect de forteresse à ce temple du savoir. Les grandes salles des quatre sections enseignées étendaient ensuite leurs voûtes dans un bâtiment adjacent, un grand parallélépipède de mêmes briques, ponctué à l'extérieur de contreforts semi-circulaires alternant avec de hautes baies élancées. Au-dedans, une arcature impressionnante de hauteur et de légèreté déchargeait le poids de la voûte vers les contreforts, et présentait, pour spectacle ultime, un ensemble de colonnes en pierres de moulin soutenant la masse de la tour, du sommet desquels jaillissait un torrent de nervures, ployant et retombant comme les ramures des arbres sous le poids de leurs fruits.

Ce fut cette prouesse d'architecture, mise au service du génie humain par le génie humain, que Lastelle, malgré la douleur, la fatigue et son pas boitillant, s'empressa d'aller enfin découvrir à peine la gabare eut-elle accosté au port de la rive sud. Pourtant, le soleil se couchait, et la ville allait commencer à s'endormir ; mais partout déjà le bruit avait couru que le gonfalonier traverserait Meriden sur son chemin de retour vers la capitale, et y débarquerait peut-être. Alors, lorsque qu'une jeune femme vêtue d'un intense surcot bleu, accompagnée d'une demoiselle au visage fort semblable, et flanquée d'un jeune écuyer et d'un soldat à la mine sévère, se présenta au guichet de l'université, et demanda à visiter ses salles puis sa tour, on ne fit pas plus de difficulté que s'il s'était agi d'un maître réputé venu donner ses leçons en pleine journée. Lastelle et Letana traversèrent donc ainsi les salles en s'extasiant sur la hauteur des voûtes, la finesse des arcs brisés, l'orfèvrerie des chapiteaux et des clés sculptés, la rutilance des peintures couvrant chaque pouce de paroi. Elles s'en émerveillèrent, et ne purent s'empêcher d'envier en jacassant comme des petites filles les chanceux qui pouvaient étudier dans un tel décor. Une brève déception les accueillit cependant devant la bibliothèque, car les portes en étaient strictement fermées à la nuit, pour tous et sans exception, afin de protéger les

trésors de vélin de l'appétit vorace des flammes. Les jumelles se jurèrent donc de revenir le lendemain, et tournèrent leurs pas vers l'escalier à vis de la haute tour.

Pleins d'entrain, de fougue et de santé, Letana et Guilhem avalèrent les trois centaines de marches presque sans fatigue, laissant Lastelle, le souffle court et les cicatrices tiraillant méchamment, s'arrêter régulièrement, et creuser la distance. À un moment même, son cœur s'emballa, et l'air vint comme à lui manquer ; son diaphragme, ses mains et ses cuisses se raidirent ; ses oreilles se mirent à bourdonner, et sa vue à blanchir. Elle serait tombée comme une masse dans les spirales de l'escalier, si le fidèle Richard, deux pas derrière elle et discret comme une ombre, n'avait vu ses lèvres bleuir dans le rayon de lumière porté par une meurtrière, et ne l'avait solidement retenue le temps qu'elle reprenne conscience. Ce fut donc lorsque sa jumelle et son écuyer eurent déjà largement profité de la vue, et décidèrent de redescendre, que Lastelle arriva enfin au sommet de la tour, et déboucha sur la terrasse du lanternon. Malgré le calvaire de l'ascension, elle n'en resta pas moins ébahie devant le spectacle que lui offrit la vue, et s'accoua au parapet de la balustrade, à moitié effondrée, pour mieux s'en délecter tout en s'offrant un peu de repos.

L'astre du jour, rougeoyant comme une braise, découpait de sa lueur rasante de longues ombres mauves et bleutées sur les toits de tuiles, et fit scintiller comme une langue d'or en fusion le lacet de la Royne dans lequel il semblait se fondre, serpentant du pied de la tour au lointain horizon occidental. Partout, montant des rues, on entendait les boutiques fermer, les camelots ranger leur marchandise, les échoppes relever leurs volets, les changeurs ranger leur banc, les talmeliers éteindre leur four ; et à l'inverse, les rares métiers de la nuit s'éveiller, comprenez, dans une ville estudiantine, les tripots, les tavernes, les théâtres, les maisons closes et les auberges, plus ou moins bien fréquentés. Bientôt, la ville sombrerait dans le silence ; mais quelques heures après, elle s'animerait de toute une nouvelle vie nocturne.

Lastelle en était là de son observation, avait repris calmement son souffle et habitué ses

yeux à l'obscurité tombante du crépuscule, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre à la sortie de l'escalier dans le lanternon. Richard, qui veillait toujours à deux pas, se retourna, la main prudemment posée sur la poignée de son arme, puis salua avec une concision toute militaire, et recula de quelques toises, disparaissant à moitié derrière le lanternon. Le sergent s'était effacé devant le Chancelier, qui avait profité de cette escale pour forcer la discussion avec son ancienne élève. Il vint ainsi s'appuyer sur la balustrade à son côté, laissant ses yeux divaguer un temps sur les toitures qui plongeaient lentement dans l'ombre, attendant un signe. Mais Lastelle ne lui adressa ni un regard, ni une seule parole.

« Vous êtes toujours en colère contre moi », constata Vivance d'une voix égale.

Lastelle ne répondit point ; mais, du coin de l'œil, il vit ses mâchoires se serrer.

« Vous m'évitez, reprit-il, et vous ne m'avez pas adressé la parole depuis que nous avons quitté Âpremont il y a cinq jours. J'en conclus que vous êtes toujours fâchée à mon encontre.

— Cela vous surprend-t-il ?

— Ah ! Enfin quelques mots. Quel plaisir d'entendre à nouveau le son de votre voix. »

À ce ton moqueur, Lastelle répondit par un regard assassin. Vivance ravala un autre sarcasme, histoire de ne pas encore plus envenimer les choses.

« Je m'en veux terriblement, reconnut-il, de ne pas avoir pu contrer le Roi dans ses dernières décisions. Ce mariage... est une monstrueuse idée, une ineptie, qui accouchera de situations bâtardes, grotesques, et de terribles compromissions. Je pressens de sombres heures, où la couronne vacillera fort, et dangereusement. Vos forces seront nécessaires pour maintenir l'équilibre au pouvoir, Lastelle. Votre retour, et notre entente, sont indispensables. »

La princesse soupira, ou plutôt souffla d'agacement et dodelina de la tête, mâchant et remâchant les mots qu'elle aurait souhaité lui servir. Et puis, après une longue hésitation, elle lâcha un :

« Je ne vous en veux pas », peu convaincant. Alors elle ajouta à la suite, en s'échauffant quelque peu :

« Enfin si, je vous en ai voulu. J'étais même furieuse en vous voyant entrer chez moi en Âpremont. Et plus encore lorsque vous avez révélé votre part dans cette absurde et sanglante affaire. Nous aurions pu obtenir la paix pour le royaume, la sécurité pour la couronne, la prospérité pour le peuple ; la paix... la paix avec nos ennemis, Vivance ! J'aurais pu convaincre Letana d'accepter Viguier comme époux, et l'union du Roi serait alors restée privée, et cette bataille n'aurait jamais eu lieu.

— Je comprends que vous soyez en colère.

— Ce qui me met en colère c'est votre orgueil ! Votre orgueil, toujours ! Vous ne pouvez vous retenir de montrer votre supériorité, c'est une manie, c'est un vice... Heureusement que nous avons tenu au pied du Limen, heureusement que nous l'avons emporté ! En espérant maintenant que ma gloire sera à la mesure de la souffrance et du sang versé, ou la lutte contre cette pie-grièche sera bien vaine.

— Sur ce point-là, je vous rassure. Vos exploits, votre esprit de ressource, et même votre harangue courent déjà les routes du royaume dans la bouche des colporteurs et des ménestrels. On n'entend que ça à chaque coin de rue, vos amis en ont la migraine, et vos ennemis enragent.

— Ne me flattez pas !

— Ce n'est pas de la flatterie, c'est la vérité. Ecoutez vous-même... »

Et le Chancelier désigna du menton, quarante toises plus bas, une grande maison à l'angle de deux artères, à l'enseigne et aux fenêtres toutes illuminées. Un groupe de noctambules s'y était attroupé devant la porte, et entonnait déjà à l'unisson un couplet aux rythmes hardis, en attendant que tous leurs camarades les aient rejoints, et que l'hôtesse les fasse rentrer. Dans la chape de plomb qui était petit à petit descendue sur la ville, ces voix résonnèrent dans l'entonnoir des encorbellements, et vint rebondir de toit en toit, jusqu'à atteindre presque intactes l'oreille du gonfalonier. L'écho était puissant, et les paroles se fondaient souvent les unes dans les autres, mais Lastelle put en saisir quelques bribes distinctes... et ne put s'empêcher de sourire féroce.

...

Outre cette charge quels furent plus grands exploits,

Que ceux par cette dame accomplis en ce jour ?

*Car le Gonfalonier brilla comme il se doit,
Forgeant sa légende au feu de sa bravoure*

...

Les troubadours ne s'étaient pas foulés dans l'immédiat, on avait repris le dernier couplet de l'ancienne chanson de la chasse ; mais cela réjouit fort Lastelle, car cela témoignait de son emprise dans les mémoires.

« Ça me semble pas trop mal tout ça, observa donc la princesse comme pour elle-même avec un sourire satisfait.

— Pas trop mal en effet... », approuva Vivance en lui rendant son sourire.

Puis, comme il s'était accoudé sur le parapet pour écouter les chants, il se redressa, rassuré de s'être réconcilié avec la jeune femme, et posa sur elle un regard intrigant, mêlé de fierté et de mystère.

« Bien, déclara-t-il à mi-voix. Vous avez exercé votre premier commandement. Cela mérite une récompense particulière... »

À ces mots étranges, le Chancelier écarta légèrement les pans de son manteau, et entreprit de défaire les premières agrafes de son col. Le sourire de Lastelle se figea un court instant, et elle ne put s'empêcher de froncer un sourcil en voyant la gorge de son précepteur apparaître. Mais Vivance ne parut absolument pas prêter attention à son trouble et, après avoir quelque peu écarté l'échancrure de son habit, y plongea une main assurée, et en tira une longue chaîne d'or lestée d'un petit objet oblong à son bout.

« Tenez », fit-il à Lastelle en lui tendant la chaîne après l'avoir retirée par-dessus sa tête.

Intriguée, la princesse ouvrit la paume, et y reçut le présent non sans réprimer un frisson. Le petit tube de métal doré s'avérait encore tout empreint de la chaleur de la poitrine contre laquelle il avait été serré depuis si longtemps.

« Qu'est-ce que cela ? », s'enquit Lastelle avec une sincère curiosité.

Vivance ne put dissimuler un sourire ; le sérieux gonfalonier s'était effacé, il retrouvait à la place la frimousse et le regard avide de connaissance de son élève.

« Mon sifflet de centenier », lui apprit-il donc en s'accoudant au parapet.

Lastelle fronça le nez et loucha un peu en rapprochant le petit objet de son visage pour mieux l'examiner. Il s'agissait bien d'un sifflet en vermeil, un peu plus long qu'un pouce, au conduit arqué et biseauté, gravé de lettres – peut-être de dates – que Lastelle ne put identifier, et au bec amovible en argent ; à l'autre extrémité, un second biseau était ouvert dans une étrange petite sphère, elle aussi d'argent.

« Qu'est-ce qu'un centenier ? l'interrogea la princesse.

— L'un des quatre responsables des milices urbaines en Eclare », lui révéla Vivance.

Lastelle tourna vers lui un regard incertain, qui appelait à davantage d'explications.

« En Eclare, continua donc Vivance, les cités franches sont divisées en quartiers : quatre parts de ville, constituées elles-mêmes d'environ dix pâtés de maison. La milice est dirigée par un tétrarque, qui commande aux quatre centeniers ; chaque centenier, à la tête de son quartier, a sous sa responsabilité et sous ses ordres un milicien par pâté de maisons, le dizainier ; enfin, chacune de ces unités de base est quadrillée, surveillée de nuit par dix hommes du guet.

— Vous faisiez partie de la milice urbaine de Belones... et vous commandiez à une centaine d'hommes ? »

Lastelle avait levé une figure profondément étonnée, voire presque sceptique, sur Vivance. Elle n'avait jamais entendu parler de ce pan-là de son histoire.

Le Chancelier leva un sourcil faussement offusqué.

« Où croyez-vous que j'ai appris à si bien manier l'arbalète que je vous avais offerte pour votre première bataille ? »

Lastelle ouvrit la bouche pour répliquer, mais ne trouva rien à dire, et haussa les épaules avant de reporter les yeux sur le sifflet. Vivance fit de même.

« En Eclare, lui expliqua-t-il, chaque foyer doit participer à la surveillance de la cité. À tour de rôle, les familles se relaient donc, et envoient un de leur membre au guet ; tous les foyers, sans exception, même ceux qui ne contiennent que des femmes, ou qu'un seul citoyen comme chez les étudiants. Si un foyer ne veut pas envoyer l'un de ses

membres à la milice, il doit payer un voisin de la même unité qui acceptera de le remplacer au service.

« Nous autres lettrés ne faisons pas exception ; nous passions nos journées à étudier, nos nuits à boire et à nous frotter aux gens du guet ; et de temps en temps, lorsqu'arrivait notre tour, nous passions la barrière, et nous nous retrouvions à entraver les mêmes rixes que nous avions envenimées la veille ou que nous relancerions le lendemain. À ce petit jeu-là, il s'avère que j'étais particulièrement doué. Mes connaissances en matière de droit comme d'habitudes estudiantines me conféraient une vive efficacité et me taillèrent une belle réputation dans mon unité, si bien que mon dizainier, mes jours de service, devait se battre avec ses collègues pour se partager mon savoir. Ils se disputaient tant et si bien ma présence, que notre centenier voulut me faire passer dizainier honoraire, et me rémunérer pour tourner entre les unités, et donner un coup de main un peu partout. Mais je refusai...

— Vous avez refusé ?

— Je n'avais pas encore passé ma dispute, et mes camarades n'appréciaient guère l'idée de m'avoir pour adversaire. Tant que cela se cantonnait à nos jours obligatoires de service, nous nous amusions de compter les points, et de voir les résultats de chacun au lendemain de sa nuit. Mais je n'avais pas envie de briser notre amitié pour un peu de prestige et d'argent. D'autant que jouer au chat et à la souris toutes les nuits, ça use, surtout lorsque l'on doit plancher tout le jour suivant sur des pages et des pages de manuscrits au dialecte imperméable.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis finalement ? »

Vivance ne répondit pas immédiatement, semblant hésiter à continuer. Lastelle, emportée par la curiosité, insista.

« Comment êtes-vous finalement passé de simple... étudiant licencieux et débauché, milicien occasionnel et presque contre son gré, à chef de tout un quartier de la ville ?

— Eh bien... justement en étant *licencé*, et débauché. Disons que, lorsque j'ai finalement passé ma dispute, et obtenu ma licence, je n'avais, à l'inverse de mes camarades, plus aucune attache à Belones. Certains d'entre eux sont repartis dans leur

famille à travers le continent, d'autre ont rejoint leur père dans le négoce ou la politique de la ville. Moi, je ne pouvais pas vraiment m'installer, ni vraiment partir. Les Années Sombres avaient débuté, la peste et la famine ravageaient Enselant ; je ne voyais pas l'intérêt de rentrer en Borée après tant d'années d'étude si c'était pour y perdre la vie tout de suite. Mais je n'avais pas non plus ma place à Belones... Jusqu'à ce que, quelques mois plus tard, la cité ne tombe dans le chaos, et que l'une de mes anciennes connaissances se rappelle à moi.

« Dans les environs de la cité, un vieux loup aux dents longues, mais point tout à fait usées, seigneur d'un état insignifiant, profita que le continent venait en aide à Enselant en leur envoyant des convois de vivres protégés de fortes troupes armées, pour attaquer les places voisines laissées sans défense. Il conquiert ainsi trois cités, et de vastes territoires apparemment sans valeur, et se tailla un véritable petit empire, sur lequel il découvrit en plus un gisement de métaux précieux qu'il exploita sans tarder. Ce nouveau seigneur fit construire sur cette mine une nouvelle cité, puis, rendu d'autant plus avide par ses précédentes conquêtes, s'imagina soumettre à son autorité la puissante cité franche de Belones.

« Or, comme la ville était vaste, et protégée d'une belle enceinte, il aurait été trop difficile de l'assiéger et de l'encercler complètement. Alors ce nouveau seigneur de Felte, qui avait pris le nom de la cité qu'il avait fait sortir de terre, décida de faire s'effondrer Belones de l'intérieur, afin que le Consulat se retrouve démuni, et lui soumette la cité en échange de son aide pour rétablir l'ordre. Il envoya des espions, des agents à sa solde, qui infiltrèrent les collèges et les classes de l'université, et y implantèrent de bien mauvaises rumeurs. Il ne fallut pas longtemps pour que ce milieu, déjà si tumultueux, et prompt au chahut, ne s'enflamme totalement. Les étudiants les plus agités continuèrent à sortir la nuit comme de coutume, mais les beuveries devinrent plus destructrices, et les coups de couteaux plus systématiques. Au fil des nuits, les tavernes fermèrent une à une leurs portes, le quartier étudiant se vidait, tandis que les rues, au matin,

s'emplissaient de nouveaux cadavres. Rapidement, le reste de la ville craignit que cette lèpre ne s'étende, et lorsque les premiers remous se firent sentir dans les rues voisines où les auberges étaient encore ouvertes, les consuls montèrent au créneau.

« Il s'avère que trois de mes camarades avaient rejoint leur père à la chambre du Consulat, soit pour les y observer, et apprendre de leur exemple, soit pour les seconder, soit pour les y remplacer dignement. Ils comprirent bien vite qu'une réponse disproportionnée aurait uniquement servi les intérêts de Felte, et que notre voisin était le véritable ennemi. Il fallait donc faire œuvre de chirurgien, traiter le mal avec précision, et efficacité.

— Et c'est vous qu'ils ont appelé !

— C'est moi qu'ils ont appelé, oui. Avec mes trois camarades consuls, et l'accord du tétrarque de la milice, nous nous sommes partagés auprès des dizainiers pour contrer les raids nocturnes. Nous connaissions leurs usages, nous les avons pratiqués encore peu de temps auparavant. À la suite de notre intervention, les troubles ont rapidement décliné, mais pour la simple et bonne raison qu'ils s'étaient dilués dans la ville. Entre temps, nous avons chacun été nommé dizainier, et commandions notre propre petite troupe pour plus d'efficacité. Mais ce qui n'était au départ qu'une simple opération du guet un peu plus corsée qu'à l'ordinaire s'est finalement transformé en véritable guerre urbaine. Felte, on ne sait comment, a réussi à faire entrer des hommes à lui dans la cité, des mercenaires, des bandes de pilleurs, qui mirent toute la ville à feu et à sang. On s'écharpait dans les rues, même en plein jour, sans vraiment savoir si c'était contre un ennemi extérieur ou simplement entre soi. Le commerce était à l'arrêt, les classes vides, la cité se mourrait à petits feux. Même au Consulat, les factions rivales étaient à couteaux tirés.

« Ce sont finalement nos propres miliciens, face au chaos menaçant, qui vinrent nous trouver ; hommes, femmes, jeunes, vieillards, matrones, artisans, changeurs, lavandières, domestiques, et même étudiants... Ils se réunirent dans les unités épargnées, s'armèrent de gourdins, de marteaux, de dagues, de haches ou de

ciseaux à bois, et réclamèrent notre direction. Nous étions quatre, un pour chaque quartier de la ville ; le tétrarque avait pris un mauvais coup de lame quelques jours plus tôt, alors ce furent les vieux dizainiers, les miliciens de métier, que l'expérience rendait paradoxalement démunis, qui nous instituèrent centeniers. Nous n'avions pas de casaque, pas de bannière, pas d'uniforme pour nous reconnaître, et faire connaître nos ordres ; nous n'avions que de vieux sifflets honorifiques, qui marquaient le rang des centeniers. Eh bien, qu'à cela ne tienne ! Nous avons exhumé du fin fond des archives de la milice le code qui permettait, aux origines du guet, de transmettre les ordres par sifflements ; nous en avons instruit nos dizainiers, coordonné nos mouvements, et lancé la riposte.

Trois jours plus tard, la cité était nettoyée des dernières bandes feltoises, la vie retrouvait son cours, et le Consulat recevait de l'héritier de l'ennemi – qui venait de trépasser de dépit – de très humbles et sérieuses conditions d'amitié. Le jeune Meliagant accepta de payer un tribut en dédommagement des folies de son père, afin d'adoucir la colère du Consulat, et d'éviter que les patriciens de Belones n'aillent déclencher un plus grand conflit en appelant leurs voisins à la vengeance.

— Et les quatre centeniers ?

— Les quatre centeniers ?... Les centeniers, eux, ont été fêtés pour ce qu'ils étaient devenus, des héros de la ville. »

Lastelle secoua la tête avec un éclat de rire. Vivance esquissa un sourire pincé.

« Vous ne me croyez pas, vous me pensez prétentieux ?

— Je crois qu'il y aurait de quoi le devenir !

— Vous ne pensez pas si bien dire... »

Lastelle perdit son air moqueur, le Chancelier s'était fait pensif. Après un instant de silence songeur, il reprit dans un soupir.

« Le peuple était si admiratif des quatre centeniers, qu'il nous porta en triomphe jusqu'au palais des consuls, exigea la dissolution immédiate de l'assemblée des patriciens, et notre institution sous forme de tétrarchie. Non pas un roi et son conseil, ni un tyran absolu, pas même une assemblée collégiale, mais une nouvelle

forme de pouvoir, à quatre têtes. Une idée originale, tellement neuve, tellement stimulante ; cela en était grisant, rien que de songer à ce que nous pourrions entreprendre pour Belones sous ce nouveau modèle...

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? »

Vivance sembla hésiter ; Lastelle ne comprenait plus rien.

« Vous auriez pu être l'un des dirigeants de la première puissance d'Eclare ! Qu'est-ce qui vous en a détourné ?

— Le mal du pays. »

Lastelle fronça un sourcil.

« Lorsque la tétrarchie fut instaurée à Belones, reprit le Chancelier, Enselant sortait tout juste des Années Sombres, pour voir soudain son roi sombrer dans la folie. Sicard venait de faire exécuter, sans grande raison valable, l'héritier d'Auster, et menaçait de renvoyer au néant toutes les lois du royaume, et de se transformer en despote. J'ai appris que la jeunesse allait se soulever contre lui, mon frère Euric, et de lointains amis d'enfance, que je n'avais pas revu depuis plus de dix ans, ainsi qu'une amie, dont je regrettais l'absence... J'y ai vu une occasion de leur venir en aide, de les aider à redresser tout un royaume ; pas seulement une cité, mais un royaume entier, et le plus grand des Cinq.

— Bien plus stimulant en vérité que de se partager les quatre quartiers d'une cité étrangère ! »

À la réplique piquante de Lastelle, Vivance approuva d'un sourire en coin.

« J'hésitai pourtant ; un court moment, j'ai hésité. Même lorsque Lodève m'a offert la Chancellerie, je gardai toujours un contact avec mes codirigeants clarentins ; ils me gardèrent un siège au chaud, jusqu'à ce que votre mère s'en mêle.

— Ma mère ?

— Oui, la très sainte reine Astia... »

Il y avait quelque chose de cynique dans le ton de Vivance. Lastelle s'en sentit blessée, et faillit réagir, mais le Chancelier ne lui en laissa pas le temps.

« Lorsque votre mère vous confia à mes soins et fit de moi votre précepteur, mon avenir m'apparut clairement ; et lorsqu'elle nous quitta si tôt après, je sus qu'il était scellé. J'avais fait une promesse dont je ne

pouvais me dédire ; la mort m'y avait enchaîné. »

Cet aveu fit subitement de la peine à Lastelle. Elle baissa la tête sur le sifflet de vermeil qui avait refroidi dans ses mains.

« C'est pour cela que vous étiez si mécontent parfois, crut-elle comprendre, si déçu de nous lorsque nous faisons des erreurs ; nous vous rappelions avec dépit le destin auquel vous aviez dû renoncer...

— Non... »

Vivance avait à son tour froncé les sourcils, et tourna un regard flamboyant sur la princesse.

« Non, jamais... »

Il enferma soudain les mains de Lastelle, qui tenaient toujours le sifflet, entre les siennes.

« Jamais je n'ai regretté d'avoir abandonné la tétrarchie pour vous, jamais. »

Lastelle garda les yeux baissés sur ces mains, d'habitude si distantes, qui réchauffaient les siennes, peu convaincue.

Vivance eut un mouvement de concession.

« Enfin... si, peut-être un peu, au début... »

À cette infime correction, Lastelle ne put retenir un soupir hilare en secouant la tête. Vivance en fut soulagé, et, d'une paume bienveillante, ramena son visage face au sien

« Mais plus jamais ensuite... Dès l'instant où vous avez parlé devant la cour du vénérable Ambrosyan et du fantaisiste royaume de Pryden pour plier un Roi à votre volonté ; dès l'instant où vous avez arraché votre manche pour attacher à votre famille les débris d'une lignée ennemie et vaincue, et pourtant dangereusement victorieuse ; dès ce temps, j'ai compris qu'il y avait plus grand à faire à Enselant que tout ce qu'un siège de tétrarque aurait pu m'apporter. Alors quand j'ai vu le charroi funèbre, et que j'ai appris votre blessure...

— Le charroi funèbre ? »

Lastelle marqua un temps d'arrêt. Son visage s'était figé, son regard et son esprit perdus dans le vide. Elle était si décontenancée par tout ce que Vivance venait de révéler, qu'elle ne se rendit même pas vraiment compte que le Chancelier, d'ordinaire si froid, l'avait enserrée de ses bras, et appuyait ses lèvres contre sa tempe.

« J'ai eu si peur, murmura-t-il d'une voix à peine audible, si peur de devoir vous enterrer aussi...

— *Aussi ?*

— Mais vous voilà, vivante, sauvée.

— Maître... »

Lastelle, toujours inconsciente de son étrange affection, desserra légèrement son étreinte pour le regarder droit dans les yeux.

« Quelqu'un est-il mort ? »

Vivance parut hésiter, ouvrit la bouche, mais sembla se reprendre.

« Ce n'est pas ce qui importe pour le moment. Pour le moment, ce qui importe, c'est vous. C'est que vous soyez vivante, à peu près saine et sauve, et que vous soyez de retour à Primarden avec votre gloire. Voilà ce qui importe.

— Maître..., insista pourtant Lastelle avec douceur. Je sais.

— Vous savez ?

— ... Pour Benjamin, l'ancien prince Viguiier. Frère Fides nous l'a appris par un message du frère Cutbert. »

Vivance s'était figé un court instant. Il déglutit difficilement, afin de dissimuler au mieux toute autre réaction.

« Oui, reconnut-il dans un soupir. C'est un bien triste dénouement. »

Il passa un bras sur ses épaules, et l'entraîna vers l'escalier de la tour.

« D'ailleurs, continua-t-il, le brave Arnelant soupçonne que notre *bonne amie* puisse être derrière tout cela...

— Alors il faudra en discuter sans tarder, car le temps presse avant que le fruit ne soit mûr. »

Et la princesse et le Chancelier échangèrent un sourire de connivence en redirigeant leurs pas nocturnes vers la Royne et leur gabare.

Chapitre 2 - La Belle Intrigante

Cette nuit-là, les princesses ne la passèrent pas sur leur petit navire, ni dans leur chariot qui les avait rejointes au port, pas plus que dans une auberge des environs. La nouvelle de l'arrivée du Gonfalonier et de la Reine-à-venir, dame de Meriden, avait fait le tour de la ville, ou tout du moins de ses cercles les plus importants. Ainsi, lorsque Vivance et Lastelle, toujours escortée de Richard, rejoignirent les quais de la Royne, ils furent accueillis par une Letana à l'attitude soudain altière et royale, qui leur présenta, tout sourire, l'un des douze consuls venu les saluer.

L'homme, vêtu de son habit d'apparat à la cotte d'écarlate et au surcot de velours noir, coiffé d'une petite toque carrée appelée *mortier*, fit preuve d'un remarquable enthousiasme enrobé de bien charmantes et gracieuses manières ; il offrit même son hospitalité aux princesses, après les avoir conviées ainsi que les envoyés royaux à sa table. Malgré les réticences d'Auber, il va sans dire que les jumelles acceptèrent immédiatement, et plus que par simple courtoisie ; elles étaient véritablement enchantées d'être à la fois si bien reçues par les autorités de la ville malgré la discrétion de leur passage, tout en appréciant le caractère informel de cet accueil qui leur évitait les fastes rigides d'une entrée officielle ; et bien sûr, la perspective de charmer de leur présence l'un des consuls, et ainsi de marquer un peu plus leur emprise sur les terres de la Royne, comme de dormir dans un vrai lit, leur apparut loin d'être négligeable.

Le consul les mena donc à sa demeure située non loin des quais, en plein cœur du quartier marchand, et les fit passer sous un porche d'une pauvre simplicité ouvrant sa gueule béante au pied d'un mur aveugle. Les princesses entrèrent avec hésitation ; le Sénéchal et le Chancelier, eux, s'arrêtèrent carrément deux pas avant le portail, offensés qu'on les accueille en si piètre logis, et peut-être aussi un peu craintifs. Eux qui étaient accoutumés aux demeures majestueuses de la noblesse, décorées de belles façades sculptées de hauts-reliefs, de dentelles de pierres ou peintes de fresques

chatoyantes, rechignèrent à pénétrer dans cet hôtel bourgeois dépourvu du moindre faste apparent ; mais leur curiosité fut inmanquablement piquée par la réaction des princesses qui, après avoir passé le porche, s'immobilisèrent de stupeur en étouffant une exclamation admirative au centre de la cour intérieure.

C'est que les consuls de Meriden, pour ne point déplaire à l'aristocratie par une concurrence de mauvais aloi, dissimulaient leur puissance à l'intérieur de leurs murs, et ne l'affichaient pas sur leurs façades. Leur richesse, leur succès dans les affaires, la puissance de leur famille et leur goût pour l'art et le travail, ils les déployaient dans leur logis bien sûr, mais surtout dans leur cour d'honneur, et les réservaient ainsi uniquement à leurs hôtes de marque, comme une petite attention respectueuse due à leur rang.

Ce fut donc sur ce somptueux décor surprise que les princesses s'extasièrent, car le jeu des matériaux utilisés, des couleurs obtenues, et des styles privilégiés détonnaient absolument de tout ce qu'elles avaient pu voir jusqu'alors à Primarden. Il leur semblait, même si elles n'y avaient jamais mis les pieds, avoir voyagé, en entrant dans cette cour, sur plusieurs centaines de lieues à l'est, traversé les Monts Vermeils, et fait escale au beau milieu du royaume d'Eclare. Les façades des deux ailes du logis, réunies par une tour d'escalier, étaient plaquées sur trois niveaux de pierre blanche sculptée en chapiteaux et en pilastres, gravés d'une ligne fort épurée en bas, de volutes enroulées au centre, enfin de touffus détails dans les hauteurs, comme dans l'architecture antique des Calcares ; les murs entre ces pilastres étaient de briques, et quelques inclusions d'ardoises d'un bleu sombre avaient été ajoutées de-ci de-là, afin de rythmer les façades par leurs contrastes ; ces deux ailes étaient fermées par deux autres, qui venaient ceindre la cour d'une élégante galerie, fermée pour une part de fenêtres à petits carreaux losangés treillissés de plomb, ouverte pour l'autre par un beau balcon surplombé de fines arcatures formant comme une rangée de loges. Enfin, curiosité absolue, un grand escalier droit offrait sa douzaine de degrés

au pied de la tour, créant une perspective inédite vers l'entrée principale de la demeure, ainsi que vers l'orgueilleuse tour, qui élevait un lanternon bien au-dessus des toitures, et servait donc tout autant à marquer l'importance de son propriétaire sur le quartier environnant, qu'à desservir les différents étages par son escalier interne à courtes mais admirables volées droites.

Après avoir complimenté le consul sur la beauté de cette cour, dont l'impression était sans doute accentuée par les éclats rougeoyants et les ombres mouvantes projetées par les flammes des torches et des braseros, les princesses le suivirent avec un intérêt renouvelé dans le logis principal, et furent accueillies à une table magnifiquement dressée, digne des plus grands banquets de la cour royale. Le consul présenta sa famille, invita ses hôtes à prendre place, puis s'assit lui-même, octroyant, par obligation évidente, le hautbout de la table au Sénéchal ainsi qu'au Chancelier, mais se réservant une place près du centre où siégeait sa dame, ayant le gonfalonier à son autre main ; quant à son écuyer et à son capitaine, qui le suivaient comme deux ombres, ils mangèrent au basbout de la table, certes, mais cependant à table, contrairement à Eryo et aux autres sergents qui furent envoyés à l'office. Ce détail déplut fortement aux Pairs, mais fit grand plaisir aux jumelles, qui empêchèrent les envoyés royaux de faire entendre la moindre objection en accaparant dès le début la conversation de leur hôte. À dire vrai, Letana fut celle qui parla le plus, car Lastelle, privée de véritable repas depuis plus d'une lune par le rationnement rigoureux de la campagne militaire puis le régime astreignant imposé par le monastère et les soins de Salvian, fit dignement honneur aux talents déployés par les brigades du consul pour satisfaire leurs invités de marque. C'est que ce n'était pas tous les jours que les autorités de Meriden pouvaient se targuer d'avoir deux Pairs ainsi que les saintes filles d'Astia à leur table, d'autant que ces dernières revenaient de la défense du royaume auréolées de la légende de leur résistance et de leur victoire.

Le souper dura fort tard jusque dans la nuit ; puis le consul offrit intelligemment la Chambre du Roi, chambre que tout membre de l'élite politique lantienne se devait de maintenir prête pour loger son souverain au cas où il se présenterait chez lui à l'improviste, au Sénéchal et au Chancelier, proposant une plus petite et humble chambre aux princesses. Mais les Pairs refusèrent étrangement de dormir ensemble, qui plus est dans cette demeure, dont la richesse les avait heurtés dans leur fierté nobiliaire. Le consul, après leur avoir souhaité la bonne nuit comme ils semblaient se diriger vers un établissement confortable mais public, put donc fort opportunément proposer la chambre d'honneur à sa dame, dont l'étiquette l'avait d'abord obligé à l'en priver. Et Letana accepta bien sûr avec grande joie, et se fit un devoir d'y convier sa sœur pour la nuit. Ce fut donc l'orgueil flatté pour l'une, l'estomac plein pour l'autre, et la fierté satisfaite pour leur hôte, que les princesses s'installèrent dans la belle chambre des invités de marque.

Un feu vaillant ronflait déjà dans l'imposante cheminée de pierre, au jambage et au linteau ciselé de rinceaux de feuilles et de petits animaux sauvages, oiseaux, grenouilles, écureuils, escargots ou renards, dissimulés entre les végétaux ; un cuvier tendu de lin et surmonté d'une capote en demi-corbeille d'osier et de draps, qui préservait la chaleur de l'eau et octroyait un peu d'intimité, attendait les princesses pour un bon bain afin de les soulager de leur voyage ; dans l'angle était un grand lit, fermé par des tentures fixées aux basses poutres du plafond ; l'air embaumait les herbes et les fleurs dont on avait recouvert les tomettes au sol ; et enfin, deux lits de camp avaient été dressés, l'un dans une alcôve près de la porte, dissimulé par un rideau, l'autre au pied du grand lit seigneurial. Le premier, en surveillance près de l'entrée, était réservé à Richard, qui ne quittait pas la garde des princesses, et rappelait, par sa présence discrète, la situation pour le moins tendue qui s'était nouée depuis le remariage du roi Lodève et l'approche du terme de la grossesse de son épouse ; le second lit, au cadre pliant tendu de cuir, serait pour l'écuyer du gonfalonier,

qui ne s'éloignait jamais de son maître, d'autant plus depuis ces derniers jours de navigation.

Après avoir donc profité de cet auguste repas et d'un délicieux bain chaud, les jumelles, lorsque l'eau eut refroidie, se coulèrent dans le grand lit, mais ne purent immédiatement trouver le sommeil. Elles conversèrent donc encore fort tard, empêchant leurs compagnons de chambrée de dormir, même si Richard se faisait oublier derrière le rideau de son alcôve, et que le petit Guilhem faisait semblant de somnoler pour passer le plus inaperçu possible et ne pas déranger les jeunes dames dans leur conciliabule. Finalement, après avoir devisé de la situation politique, du voyage sur la Royne, des souvenirs de jeunesse de Vivance – dont Lastelle montra le curieux sifflet à sa sœur, puis de l'impressionnante architecture de Meriden, les princesses conclurent dans un soupir presque las.

« Combien de temps de voyage reste-t-il encore ? s'enquit Letana dans un murmure en retombant sur les oreillers.

— Je dirais bien trois à quatre jours encore, estima doucement Lastelle. Pourquoi, Primarden te manque à ce point ?

— Eh bien, ce n'est pas que je me languisse de revoir cette truie couronnée, marmonna sa jumelle, ni d'avoir à supporter ses caprices de cloque, mais... nos amis me manquent.

— Nos amis ? la raila gentiment Lastelle. Tu veux dire les bras de Manel.

— Oui, aussi, reconnut Letana avec un sourire en coin avant de retrouver un air sombre. Mais je m'inquiète surtout de sa santé. J'espère que cette Alis d'Emry aura réussi à lui guérir sa jambe, autrement il ne pourra plus combattre comme avant, et Manel n'est pas autre chose qu'un guerrier...

— N'ai crainte, voulut la rassurer tendrement sa sœur. Je suis certaine que s'il respecte ses recommandations, il n'en gardera rien de plus qu'un mauvais souvenir.

— Et toi, ne te tarde-t-il pas de revoir quelqu'un à Primarden ?

— Tout le monde, en vérité... Je m'étais tant faite à l'idée pendant la bataille que je ne rentrerais pas, que je serrerais tous mes

gens contre moi avec plaisir ! Et puis, je veux m'enquérir de la santé de Galiant, j'espère qu'il n'aura pas trop mal vécu de perdre son bras d'arme, et qu'il aura été bien entouré depuis son retour ; et je veux revoir mon gentil Arn aussi, le consoler de la perte du pauvre Viguiet.

— Ce n'était pas sa faute.

— Non, mais il doit sans doute s'en vouloir de n'avoir pu mieux veiller sur lui... »

Un petit éternuement discret, mais audible, attira leur attention. Les jumelles esquissèrent un large sourire, se redressèrent, et vinrent se pencher au-dessus du pied du lit.

« Et toi, Guilhem, le questionna gentiment Lastelle tandis que le petit écuyer se retournait vers elles sur son lit de camp avec une mine contrite, qui te tarde-t-il de revoir à Primarden ?

— Oh, moi ? s'étonna le garçon en se redressant par respect tout en n'osant pas vraiment lever les yeux vers les princesses. Tout le monde, ma dame... et personne à la fois, puisque je suis toujours à vos côtés.

— Comme c'est joliment dit ! apprécia Lastelle.

— C'est mignon tout plein, cela ! renchérit Letana avec une amicale moquerie.

— Mais il doit bien y avoir quelqu'un dans ton cœur, juste après moi ? s'enquit pourtant le gonfalonier avec un sourire encourageant.

— Mery, peut-être..., murmura l'écuyer sans que l'on sache s'il haussait les épaules ou rentrait la tête comme une tortue dans sa carapace.

— Qui donc ? ne reconnut point Letana.

— Une amie..., précisa Guilhem en rougissant comme une pivoine.

— Ooooooh ! relevèrent malicieusement les jumelles.

— À la cour ? demanda ensuite Lastelle.

— Oui..., approuva le garçon d'un hochement de tête timide.

— Tu nous la présenteras ! s'exclama Letana en lui envoyant une tape gaillarde sur l'épaule.

— Lety..., la reprit sa sœur.

— Quoi ?!

— Je suis sûre qu'elle sera elle aussi ravie de te revoir, le rassura Lastelle. Lorsque nous serons rentrés à Primarden, et que tu

auras confié Vigilant à un valet d'écurie, tu iras directement la saluer.

— Merci, altesse, fit-il avec un petit sourire.

— Et maintenant, commanda presque le gonfalonier, essayons de dormir un peu, nous ne sommes qu'à la moitié du voyage. La route va être encore longue, et nous n'aurons que notre chariot pour tout confort durant les jours à venir !

— La prochaine fois, râla ironiquement sa jumelle en retombant sur les oreillers, essaie d'aller te battre un peu moins loin...

— Cela ma sœur, ce sera peut-être le seul vœu que je ne t'exaucerai pas ! », lui rétorqua Lastelle en s'enfonçant sous les couvertures tandis que Letana, un sourire en coin, posait l'éteignoir sur la flamme d'une petite lampe à huile, laissant la chambre sombrer dans l'obscurité et le silence, que seul troubla encore un peu le crépitement des flammes dans l'âtre.

Leur repos fut pourtant de courte durée, car, une heure ou deux seulement plus tard, alors que l'aube n'avait même pas encore étendu sa pâle lueur sur l'horizon, les jumelles furent réveillées par des bruits étranges.

Lastelle, d'abord, fut tirée de son sommeil pourtant de plomb par de petites exclamations de voix, qui résonnèrent avec force dans le silence feutré de la chambre. La princesse ouvrit grand les yeux, comme un hibou, et retint son souffle, intriguée de savoir si ces cris provenaient de ses rêves ou de l'espace alentour. Petit à petit, son regard s'habitua à l'ombre épaisse, rougeoyante à sa droite sous les dernières braises du foyer ; puis, alors que plus aucun cri ne se faisait réentendre, et qu'elle allait calmer les battements de son cœur pour retomber dans le sommeil, une respiration lourde et sifflante, entrecoupée de gémissements faibles, monta depuis le pied du grand lit.

« Tu entends ? lui chuchota Letana qui s'était éveillée et raidie elle aussi à ces bruits étranges.

— Oui...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je crois que c'est Guilhem qui cauchemarde... »

Lastelle se redressa, et vint comme auparavant se pencher au-dessus du pied du lit.

En effet, juste en dessous, le pauvre petit écuyer, étendu sur le flanc, les membres crispés et convulsés de spasmes nerveux, les mâchoires serrées bien qu'il tentât à l'évidence de crier dans son mauvais rêve, semblait secoué par un souffle saccadé, signe évident que son cœur devait douloureusement tambouriner dans sa poitrine.

« Le pauvre, observa Letana dans un chuchotement apitoyé après avoir rejoint sa sœur au bord du lit. Est-ce que ça lui arrive souvent ?

— Non, jamais. En tous cas pas depuis l'Investiture qu'il dort dans l'ancienne alcôve d'Emma. Je n'ai jamais été réveillée de la sorte... »

Le bruit d'un rideau que l'on tire discrètement se fit entendre du côté de la porte.

« Cela lui arrive presque toutes les nuits depuis la bataille d'Âpremont », murmura une voix grave emplie de peine.

Les jumelles tournèrent la tête vers une ombre noire qui se détachait tout juste sur la faible clarté projetée par les dernières lueurs dans l'âtre. Elles reconnurent toutes deux la silhouette et la voix de Richard.

« Cela arrive souvent après la guerre, leur expliqua tristement le capitaine à voix basse. La mémoire ne laisse pas l'esprit en paix, les plus faibles finissent par tomber dans la boisson pour essayer de s'engourdir et de trouver un peu de repos.

— Est-ce que cela t'arrive aussi, ma sœur ? », interrogea Letana avec un souci évident.

Lastelle sentit la paume de sa jumelle se resserrer sur son avant-bras. Elle fronça les sourcils.

« Non, sembla-t-elle s'étonner toujours dans un murmure comme par crainte de réveiller leur petit compagnon. À part peut-être durant ma fièvre... mais point depuis. Cela vous arrive-t-il, Richard ?

— Cela m'est arrivé dans ma jeunesse, reconnut le capitaine, après mes premières batailles. Mais plus depuis fort longtemps... Laissez, altesses. Recouchez-vous, je vais m'en occuper comme les nuits précédentes. »

Richard fit un pas pour s'approcher du pauvre petit Guilhem qui s'agitait et soufflait toujours à en perdre haleine sur sa couche, mais Lastelle l'arrêta d'un dernier chuchotement.

« Non, attendez. Je m'en charge.

— Lastelle..., voulut s'interposer sa sœur.

— S'il recommence toutes les nuits, c'est que quelque chose en particulier le hante. Il vaut mieux tirer cela au clair..., observa le gonfalonier en enjambant sa jumelle pour sortir du lit.

— Prenez-garde, votre altesse, lui conseilla Richard alors qu'elle passait devant lui avant de s'agenouiller au chevet du garçon. Tenez-lui bien les poings avant de l'appeler, qu'il n'ait pas une mauvaise réaction en s'éveillant. »

Lastelle suivit les recommandations de son capitaine, saisit avec délicatesse mais aussi fermeté les poignets du jeune écuyer, et tenta de le faire sortir de son cauchemar.

« Guilhem, Guilhem, appela-t-elle à voix haute mais sans crier. Ce n'est rien, ce n'est qu'un mauvais rêve. Tu peux décider d'en sortir, réveille-toi. Guilhem, Guilhem... »

Mais au contraire, le garçon semblait s'enfoncer dans les limbes, comme si la voix de Lastelle venait s'ajouter à ses terribles visions. Son souffle se fit encore plus profond, sa bouche s'entrouvrit, et des gémissements à fendre le cœur vinrent appuyer chacune de ses expirations, comme s'il suppliait vainement dans son rêve.

« Pourquoi ne se réveille-t-il pas ? s'inquiéta soudain la princesse. Cela a toujours marché avec nous, tu te souviens Lety ?

— Il doit avoir la raison moins forte que les vôtres, altesses, observa Richard. Venez, écartez-vous, laissez-moi faire.

— Que faites-vous ? s'étonna Lastelle en apercevant le capitaine saisir robustement le lit du jeune écuyer.

— Le corps finit toujours par s'éveiller dans la sensation d'une chute », lui apprit-il sévèrement.

Et il fit brutalement basculer le petit lit, et renversa Guilhem à terre.

Le garçon roula aux pieds de Lastelle, empêtré dans sa couverture ; il se débattit, gémit à nouveau, mais cette fois de panique réelle, car il se savait éveillé, mais pourtant

immobilisé comme dans un linceul. La princesse s'accroupit, et vint à son aide.

« Du calme, du calme Guilhem... », tenta-t-elle de le rassurer en le libérant de ses entraves.

Le jeune écuyer se releva sur son séant, essoufflé, tremblant de peur et de fatigue nerveuse, et secoué de sanglots.

« C'est fini, c'est fini, essaya encore de le consoler Lastelle dans un murmure rassurant. Ce n'est rien, c'est passé, ce n'était qu'un mauvais rêve... »

— Pa-ardon, ma dame, sanglota le petit Guilhem. Je vous ai réveillée...

— Non, ce n'est rien... »

Lastelle sentait sa gorge se nouer à son tour. Le pauvre écuyer tentait bien de retrouver son souffle et de calmer sa frayeur, mais en vain ; il était secoué de spasmes incontrôlables. Avec hésitation, elle lui posa une main sur une épaule, et l'autre sur une joue mouillée de pleurs.

« Tu veux me raconter ? s'enquit-elle avec beaucoup de douceur. Est-ce que c'était la bataille d'Âpremont ? »

Le petit garçon approuva en secouant nerveusement la tête dans un reniflement pitoyable.

« Je n'arrivais pas à vous rejoindre, glapit-il d'une voix aigüe. Le terrain s'étirait sous mes pas, j'étais trop loin, et il y avait toujours plus d'ennemis sur ma route... Et je n'arrivais pas à les tuer, ma lame rebondissait sur leur broigne, comme si elle était émoussée... J'avais si peur, je n'arrivais pas à vous rejoindre, j'avais peur... »

Il se recroquevilla sur lui-même, la tête rentrée dans les épaules, les bras fermement pressés sur ses oreilles.

« Et je vous entendais, sanglota-t-il de plus belle, je vous entendais m'appeler, mais je n'arrivais pas à vous rejoindre... je vous entendais hurler, supplier, m'appeler à l'aide... je vous voyais à terre, mais je n'arrivais pas à vous rejoindre... »

Lastelle déglutit, et lui saisit à nouveau fermement les poignets.

« Guilhem, Guilhem, regarde-moi. Regarde-moi... »

Le pauvre garçon releva un visage ruisselant de larmes sur la princesse. Lastelle se pencha vers lui.

« Tu m'as rejointe, Guilhem, lui murmura-t-elle. Tu m'as rejointe, tu te souviens ? Tu

avais un tronçon de lance à la main, et tu as terrassé le renégat qui me menaçait ; tu lui as transpercé la gorge, alors que je venais de trébucher sous la fatigue et le poids de Galiant. Tu m'as sauvée, Guilhem, tu as rempli ton devoir... et je t'ai sauvé après à mon tour, tu te souviens ? »

Lastelle lui adressa un sourire réconfortant, à peine visible dans l'ombre du feu qui s'éteignait ; mais le jeune écuyer avait toujours le menton tremblant, et les yeux envahis de pleurs. Il avait beau être rassuré, avoir conscience de la réalité que lui racontait sa maîtresse, il n'en restait pas moins bouleversé par la terreur qu'il avait éprouvée, et qui semblait le rattraper cruellement presque chaque nuit depuis la bataille au pied du Limen.

Lastelle, le cœur serré devant sa détresse, voulut se pencher vers lui pour déposer un baiser sur son front.

« Allons, murmura-t-elle à nouveau, du calme, c'est fini... »

Mais le petit Guilhem, oubliant son rang comme un simple enfant apeuré qu'il était encore, se jeta à son cou, l'enserra comme s'il avait soudain craint de tomber au fond d'un gouffre, enfouit son visage au creux de son épaule, et donna libre cours à ses sanglots tremblants. Lastelle, dans un soupir, comprit qu'il avait juste besoin de tendresse, d'apaisement, et de réconfort ; et comme la réaction du petit écuyer la touchait vraiment au fond de l'âme, elle répondit à son étreinte, l'enserra de ses bras solides, et le berça doucement.

Au bout d'un moment cependant, Letana, qui avait observé le peu de ce qu'on pouvait entrevoir de la scène avec un cœur gros à en éclater, intervint dans un murmure.

« Lastelle, vous ne pouvez pas rester là jusqu'à la fin de la nuit. Vous allez prendre froid, et tu n'es pas encore tout à fait remise. Viens, amène-le, on va lui faire de la place. »

Et la princesse se poussa contre le mur au fond du lit, et ouvrit les couvertures. Lastelle, pour sa part, essaya de se relever, mais Guilhem, suspendu instinctivement à son cou, pesait comme un poids mort.

« Guilhem, lui murmura-t-elle à l'oreille. Viens, lève-toi... ma blessure, je ne peux pas te soulever... »

Richard, qui avait observé lui aussi toute la scène en silence, vint à son aide, arracha doucement mais fermement le garçon du cou de la princesse, le souleva, et le porta dans ses bras comme un petit enfant jusqu'au grand lit, où il le déposa, roulé en boule et encore tremblant, près de Letana qui le recouvrit et lui déposa un baiser léger sur les cheveux.

Quant à Lastelle, elle se releva, fit quelques pas, posa un genou sur le lit, et la main sur la poitrine de son capitaine, puisque la lumière était désormais trop basse pour qu'elle ait pu efficacement viser son épaule. « Merci Richard, lui chuchota-t-elle. Allez prendre un peu de repos. Fermez les volets, et essayez de vous rendormir, nous ne nous lèverons pas avant le jour plein.

— Bien altesse », répondit le sergent en saisissant la main de la princesse pour doubler son accord.

Il alla obéir à son ordre, et ferma les volets internes qui avaient été laissés ouverts puisque les jumelles étaient rentrées dans la chambre au milieu de la nuit, tandis que Lastelle retournait à son tour sous les couvertures, et venait embrasser le jeune écuyer. À son contact, Guilhem vint se blottir contre elle, encore tout apeuré et tremblant. Il se lova dans son giron, nicha innocemment le front au creux de sa poitrine, et saisit une longue mèche de cheveux entre ses petits doigts. *Un enfant, regretta tristement Lastelle, ce n'est encore qu'un enfant. Pourquoi l'ai-je emmené à la guerre ? Pourquoi lui ai-je intimé de me suivre sur le terrain, et de ne pas s'éloigner ? Il aurait dû rester au camp, comme moi autrefois...* La princesse, la gorge nouée, enserra tendrement le jeune garçon, et continua à le bercer de ses caresses et de ses baisers tout maternels, jusqu'à ce qu'ils finissent tous les deux par s'endormir.

Le lendemain matin, au zénith, des ongles hésitants vinrent discrètement gratter à la porte de la chambre.

Richard, dont le sommeil était léger par habitude de garde, se leva, sortit de son alcôve en silence, et entrouvrit la porte.

« Pardonnez-moi sieur, fit le consul qui était venu en personne jusqu'à la chambre à voix basse. Loin de moi l'idée de déranger leurs altesses royales, mais le Sénéchal a envoyé

son capitaine, et j'ai le plus grand mal à le retenir. Il ne semble pas préoccupé du fait que leurs altesses soient encore au lit ; si je l'écoutais, il faudrait les tirer de leur chambre sur-le-champ ; apparemment, le Sénéchal est particulièrement pressé de repartir, et fort mécontent de l'heure... »

Mais le consul arrêta ses confidences, car un bruit de talons ferrés résonna au bout du couloir. Comme il l'avait prévu, le douteux Eryo n'en avait que faire de l'étiquette, et n'avait pas sagement attendu dans l'entrée que son hôte revienne lui porter des nouvelles des princesses marmottes.

Alors qu'il s'avavançait bruyamment dans le couloir, sans chercher à atténuer le claquement de ses pas, Richard l'aperçut d'un œil sombre, ouvrit soudainement la porte, passa vivement par l'entrebâillement, et vint se planter devant pour en interdire le passage, tout en la refermant sans un bruit derrière lui.

Par habitude de garde encore, Richard n'était pas tout à fait nu – entendez par-là, pas tout à fait dévêtu de son attirail de guerrier – et portait encore un bon gambison matelassé et un pourpoint de cuir, même s'il n'avait pas eu le temps de revêtir son court haubert ni sa broigne d'écailles, pas plus que son baudrier. Il apparut donc plutôt vulnérable, quoique peu impressionné, face à un Eryo toujours armé jusqu'aux dents quelles que soient les circonstances, et qui avançait impudemment vers lui.

Alors que le consul s'esquivait non sans un certain malaise en voyant que les deux guerriers allaient se faire face, Eryo s'arrêta à tout juste une demi-toise de Richard, c'est-à-dire, avec une effronterie bien visible, juste sous son nez. Mais le capitaine du gonfalonier ne broncha pas, ni ne bougea d'un pouce, et répondit au défi silencieux du spadassin.

« Les princesses sont encore endormies, déclara-t-il fermement sans même élever la voix.

— Alors réveillez-les, rétorqua Eryo sur le même ton. Son excellence le Sénéchal veut repartir dans l'heure.

— Prévenez son excellence qu'elles feront de leur mieux, répondit la capitaine, mais

qu'elles ne repartiront pas avant de s'être restaurées. La nuit fut difficile.

— Alors vous ne devriez pas traîner, le railla surnoisement le truand avec un signe de tête. Allez prévenir votre hôte des désirs de leurs altesses.

— Avec joie, gronda Richard entre ses dents serrées en lui harponnant le regard. Dès que vous aurez quitté cette maison. »

C'était clair ; comme par le passé, Richard ne quitterait pas son poste, encore moins ne l'abandonnerait à Eryo. Le spadassin serra lui aussi les mâchoires, et fit un pas vers son rival.

« Vous atermoyez..., fit-il remarquer. Si cela continue, je vais m'en charger à votre place...

— Vous n'entrerez pas dans cette chambre, le coupa rudement Richard en lui saisissant le poignet alors que le sicaire avait presque forcé le passage, tendu le bras, et posé la main sur le loquet de la porte.

— Pourquoi ? le défia Eryo en s'immobilisant et en évoquant les princesses par un mouvement de tête. Parce que je n'ai pas leur affection ?

— Parce que vous n'avez pas leur confiance, ni la mienne. »

Et Richard repoussa sèchement la main qu'il avait saisie, le bras qui avait forcé le passage, et l'homme au bout de ce bras qui semblait menacer ses maîtresses par sa seule existence. Eryo recula d'un pas, et se prit à observer le capitaine avec un intérêt renouvelé, pour ne pas dire un œil étrangement songeur.

« Vous êtes un soldat très respectable, sieur Richard, finit-il par déclarer lentement. Vous faites votre devoir avec conscience et dévouement, et vous ne laissez rien ni personne vous en détourner ni vous intimider. Cela m'impressionne... et je ne suis pas facilement impressionnable. »

Il se rapprocha pourtant d'un pas, si près que chacun put sentir le souffle de l'autre, et fronça les sourcils en traversant Richard d'un regard inquisiteur.

« Pourquoi n'avez-vous pas peur de moi ? s'étonna-t-il dans un murmure comme pour lui-même.

— Je devrais ? lui renvoya le capitaine d'une voix égale.

— Je suis armé, releva le truand, vous non. Il me suffirait de tirer ma dague et de vous

la planter entre les côtes... en quelques secondes ce serait fait.

— Je serais sincèrement curieux de voir cela. »

Richard ne mit pas la moindre trace d'ironie dans sa réponse. Au contraire, il avait parlé d'une voix sombre, teintée d'un très sérieux ton de défi.

Cela fit sourire Eryo comme avec appétit.

« Qu'est-ce qui vous rend téméraire, et si prétentieux ? se demanda-t-il dans un nouveau murmure en étudiant les traits de son adversaire pour tenter de le percer à jour. Pourquoi ne me craignez-vous pas comme tous les autres ? D'où vient ce mépris qui vous rend si suffisant ? Est-ce parce que, malgré nos rangs communs, vous êtes issu de la noblesse, et moi de rien du tout ?

— Pas tout à fait, sieur Eryo, rétorqua durement Richard. Je vous méprise parce que vous êtes un assassin, et moi un chevalier.

— Ah, l'honneur ! le railla-t-il. Le grand et éclatant honneur, encore et toujours. Croyez-moi, ce n'est pas ça qui sauvera vos maîtresses, et je suis persuadé que le gonfalonier l'a compris mieux que vous. »

Il avait levé le doigt devant lui comme un avertissement, ou plutôt une menace, qui fit frémir Richard de colère. Mais le capitaine n'eut pas le temps de répliquer, puisqu'Eryo tourna immédiatement des talons. Et arrivé, au milieu du couloir, sans prendre la peine de le regarder, le sicaire lui lança :

« Réveillez-les, sieur Richard, où le Sénéchal enverra toute sa garde retourner la maison. »

Lorsqu'il eut disparu à l'angle du couloir, et que le bruit ferré de ses pas se fut éteint dans l'escalier, Richard soupira de soulagement, et rentra dans la chambre.

Il ne se rendit pas aux fenêtres, mais d'abord à son alcôve, et passa vivement sa courte cotte de mailles, ainsi que son ceinturon d'armes. N'importe quel œil, même inexpérimenté, eut pu voir à l'instant que ses gestes étaient précis, mais nerveux. Lorsqu'il eut bouclé son baudrier lesté de ses deux bonnes épées courtes, et comme le petit boucan que son habillement avait provoqué n'avait pourtant point éveillé les princesses, il se rendit aux fenêtres, et ouvrit grand tous les volets.

La lumière du jour, comme à l'habitude, finit le travail, et tira les jumelles du sommeil. Cependant, comme la nuit avait été courte, elles s'étirèrent, grognèrent, et musardèrent encore quelques instants sous les couvertures.

Richard eut le temps de sortir de la chambre, de faire prévenir les domestiques du maître de maison de préparer une collation pour ses hôtes, et de repasser la porte, qu'elles n'étaient pas encore levées. À contrecœur, il se dirigea vers le grand lit, y posa un genou, se pencha sur Lastelle, et suspendit une main au-dessus de son épaule.

« Altresse... Vos altesses, pardonnez-moi d'insister, mais il faut vous lever. Le Sénéchal veut être reparti dans l'heure.

— Quelle plaie ! marmonna Letana en s'extrayant des couvertures et en descendant par le pied du lit. Vivement que l'on soit de retour en nos propres appartements, sans personne pour nous dire de nous lever !

— Hum ! grogna Lastelle en décollant difficilement les paupières. Cela se voit qu'Emma est moins ferme avec toi... »

Alors que Letana se versait de l'eau dans une petite cuvette de faïence pour s'asperger le visage et s'éveiller un peu mieux, sa sœur se redressa sur un coude, l'air pensif, le dos tourné au reste de la pièce. Sa jumelle, avant de commencer à s'habiller, lui jeta un regard intrigué.

« Lastelle ? s'enquit-elle en approchant de quelques pas.

— Regarde-le..., murmura Lastelle en désignant du menton le petit Guilhem, encore endormi, dont le doux visage apaisé dépassait tout juste des couvertures.

— Il est si tranquille ce matin..., remarqua Letana, attendrie elle aussi par la scène. Difficile de croire qu'il était encore si angoissé il y a tout juste quelques heures. » Elle voulut retourner à ses robes, mais s'arrêta dans son mouvement, voyant que sa jumelle n'avait pas bougé, à part en penchant tristement la tête sur le côté. Elle l'entendit pousser un profond soupir.

« Lastelle ?

— Ce n'est qu'un enfant..., exhala le gonfalonier d'une voix brisée.

— Ma sœur ? s'inquiéta Letana en lui posant une main sur l'épaule.

— Je ne veux pas qu'il lui arrive de mal, déclara-t-elle en secouant vertement la tête avec une peine palpable.

— Pourquoi lui en arriverait-il ? voulut la rassurer sa sœur. Nous rentrons en sécurité à Primarden...

— Ce n'est encore qu'un enfant..., évoqua Lastelle en étouffant un sanglot. Il m'a été confié... je veux le voir grandir, et devenir le chevalier que je suis censée faire de lui. Je ne veux pas qu'il lui arrive malheur.

— N'ayez crainte, votre altesse, intervint doucement Richard en avançant d'un pas depuis son poste près de la porte. Les forces renégates ont été féroce­ment éprouvées. Si la guerre doit reprendre, ce ne sera pas avant longtemps.

— Mais il y a d'autres guerres qui peuvent se jouer, murmura soudain sombrement Lastelle comme pour elle-même, et sur d'autres terrains qu'un champ de bataille... Je ne laisserai personne toucher à ma maison ni à mes gens, et je jure que ceux qui s'y risqueront en paieront les conséquences. »

*

La gabare approcha enfin de Primarden au matin du quatrième jour après le départ de Meriden.

Avec une certaine appréhension nichée au creux de l'estomac, les princesses virent se rapprocher les remparts de pierre blonde de la ville, et la masse écrasante de la cité royale surplombant la Royne. Le château avait été bâti sur l'escarpement rocheux de la rive sud, et trônait en majesté à son sommet, déployant ensuite sur les pentes comme en corolles les terrasses de ses jardins à l'est, et les souterrains de la Maison Eternelle au couchant. Au nord, sous ses remparts, s'ouvrait un à-pic vertigineux, plongeant dans le fleuve. Les princesses mesurèrent la profondeur de cette gorge en passant pour la première fois à son pied sur les eaux tranquilles de la Royne.

La gabare contourna ainsi le promontoire, et remonta le méandre dans le giron duquel avait été construite la capitale lantienne par les premiers souverains sur un ancien site cante fortifié. Entre temps, sur le bateau, et à la mauvaise surprise du Sénéchal, le petit

Guilhem sortit d'un coffre le brillant haubert de Lastelle, et le passa sur les épaules de sa maîtresse, de même que le surcot paonacé déchiré par le passage du vireton. Enfin, lorsque la princesse fut revêtue, par une bien compréhensible volonté stratégique, des plus imposants aspects de son grand habit de guerre, on arriva en vue des grèves et de l'éperon de l'île aux grues. Là, même encore de loin, le spectacle qui s'offrit à leurs yeux étonna, mais ravit surtout absolument les princesses.

Car le moins que l'on pouvait dire, c'est que le retour du Gonfalonier avait mis toute la ville en émoi.

Depuis les maisons du bord de l'eau sur les quais de la Royné, jusqu'au Château corseté dans ses murailles surplombant les quartiers riches de ses superbes tours, les cœurs battaient à tout rompre de revoir enfin la princesse Lastelle. Seulement, dans la cité ou le Château, ces cœurs étaient loin de tambouriner pour la même raison.

Dans la ville basse, le long des quais, le petit peuple s'était amassé dans une cohue mouvante et braillarde, hurlant des vivats à la gloire d'Enselant, du Gonfalonier et de la Reine-à-venir. Il était d'ailleurs curieux de voir, ou plutôt d'entendre, combien le roi et sa nouvelle épouse comptaient peu d'admirateurs dans cette presse. Déjà fort impatiente, elle se mit à onduler frénétiquement de salutations lorsque la voile de la gabare princière apparut au détour du méandre ; et lorsque le bateau accosta au ponton, et que le gonfalonier en descendit, les acclamations éclatèrent, tandis que mouchoirs, rubans, fanions et couvre-chefs crépitaient en milliers de couleurs au-dessus des têtes.

Tous les passagers de la gabare rejoignirent ensuite le quai, mirent le pied à l'étrier de leur monture, que leurs hommes leur avaient amenées par la voie terrestre, et remontèrent les méandres de la cité jusqu'au palais royal. Les princesses, durant cette chevauchée qui dura près d'une heure, tant la foule était compacte, affichèrent un sourire et une joie sans pareils, rendant salutations et bénédictions au bon peuple qui les accueillait ainsi avec tant de ferveur. C'est qu'elle était toujours si belle à voir, la troupe de la jeunesse royale, malgré le

passage des affres de la guerre ; les sabots de cette cavalerie crépitaient toujours avec autant d'étincelles et d'échos sur les grandes artères pavées ; les figures étaient toujours aussi joviales ; les armes toujours aussi luisantes. Seul le trou dans le surcot et le haubert de mailles déchiqueté de Lastelle, et son visage encore un peu hâve, pouvaient témoigner de la violence tragique de l'exploit.

La foule compacte et admirative se bousculait donc autour de la troupe, tendant à bout de bras des enfants à bénir ; offrant des fleurs et des rubans brodés ; levant les mains pour toucher celles tendues des princesses, ou même rien d'autre que le bout de leur habit, de leurs bottes, ou le caparaçon de leur cheval. Une fois ou deux cependant, on craignit dans l'escorte quelque issue fatale, car les montures, effrayées par cette cohue beuglante tassée dans les ruelles, commençaient pour certaines à broncher. Le moindre accident plongerait la masse dans une panique meurtrière ; mais il s'agissait surtout, parmi les plus froussardes des bêtes, de celles des envoyés royaux, palefrois de course peu habitués aux presses bruyantes. Les destriers, eux, avançaient d'un pas égal et serein, accoutumés à la foule hurlante des champs de bataille.

Le Sénéchal, le Chancelier et les hommes d'Eryo, décidèrent donc de prendre le large, et d'abandonner la rue aux princesses pour rejoindre la sécurité et le calme du château au plus vite. D'autant qu'ils n'avaient personnellement rien à retirer de ce bain de foule ; car au milieu du tumulte d'abord indistinct enfla bientôt progressivement une litanie : le peuple scandait en chœur, non pas les noms des jumelles, ni leur titre, mais l'origine de leur ascendance. *Préfets ! Préfets !* pouvait-on entendre à travers toute la ville, dans une clameur reprise sans cesse, montant et descendant dans les rues comme au rythme de la houle. L'écho de ce refrain populaire, une fois parvenu aux oreilles délicates du palais royal, froissa quelques fiertés, et mit à mal quelques egos.

Car dans la cour du château patientaient acrimonieusement les souverains et leur coterie. Juché sur les marches du parvis de

la Grande Salle, et non sur le Grand Degré comme le faisaient habituellement les seigneurs, le Roi Lodève attendait là, dans toute sa distante majesté ; à son bras droit, et non comme de coutume à sa gauche, se dressait fièrement la belle Guisla, les drapés de son surcot de pourpre tendus sur l'arrondi prometteur de son ventre ; derrière eux se tenaient l'Intendant, le Connétable et le seigneur d'Auster, tous trois aux visages fermés ; enfin, en haut du Grand Degré, à moitié dissimulé par les colonnes de la galerie, tremblait d'impatience le reste des héros d'Âpremont. Cet accueil triomphant et tout à fait spontané grisa donc la jeunesse de Primarden, mais fit frémir de rancœur la génération régnante. D'autant plus lorsque l'avant-troupe pénétra dans la Cour d'Honneur sans le gonfalonier. Le Chancelier démonta immédiatement, et sans même saluer le roi, fit mine de regagner son office ; mine seulement, puisqu'il se posta derrière le ventail entrouvert d'une fenêtre, et put ainsi tout observer, le coin des lèvres creusé d'une fossette sardonique. Car lorsque le Sénéchal et le capitaine de la garde privée du roi eurent démonté à leur tour, rejoint les souverains, et que l'on eut évacué la cour de leurs chevaux et de ceux de leur petite escorte, un silence étrange retomba sur le château.

Puis, dans ce silence, pulsa un murmure lointain, comme le froissement du ressac qui s'écrase contre la grève. Après plusieurs dizaines de minutes, ce murmure enfla, se fit de plus en plus distinct, et de plus en plus sonore.

La foule s'époumonait de concert à l'approche, puis au passage, et enfin dans le sillage des princesses jumelles.

Et lorsque le mot clamé avec ardeur par la bouche monstrueuse de cette foule parvint à l'oreille de Lodève et Guisla, leur sang ne fit qu'un tour ; et si le monarque put conserver sa quiétude de façade, les lèvres de son épouse se pincèrent de haine, creusant deux profondes rides dans la rondeur de ses joues. La belle intrigante avait envoyé ses jeunes rivales au carnage pour installer sa lignée ; à peine revenues à la capitale, le peuple s'égosillait déjà pour elles, chantant à pleins poumons à la gloire

des filles d'Astia et de l'antique dynastie des Préfets. Une telle déconvenue lui emplit la bouche d'amertume ; et lorsqu'elles entrèrent enfin, un spasme de crainte convulsa soudainement les deux mains jointes des souverains.

Dans un fracas de sabots, assourdissant comme les torrents de caillasse que déversent les tombereaux au sortir des chantiers, plus d'une centaine de cavaliers en grand harnois s'engouffra dans la cour, se déployant autour des montures de leurs chefs. Dans un ballet d'étincelles et de brillant acier, ils envahirent la cour de leur nombre, formant une véritable forêt de piques empennées de bleu. Les domestiques et les familiers du palais, refoulés contre les murs, fuirent bientôt cet espace engorgé de guerriers, et s'échappèrent par les portes de services, le cellier souterrain, ou les marches du grand degré, craignant peut-être de se trouver encore là si venait – ou quand viendrait – à éclater un règlement de compte immanquable entre armées privées.

Ce fut sans doute réellement cette idée qui frappa la plupart des esprits au sein de la Cour d'Honneur du Château de Primarden puisque, à leur décharge, tout pouvait le laisser penser. Cependant, dans le silence qui succéda à cette avalanche de soldatesque, à ce tonnerre cavalcadant, nul ordre, nul commandement, nulle injonction funeste ne se fit entendre.

Lastelle et Letana, droites et altières sur leurs chevaux, les firent avancer de quelques pas résonnants vers le Grand Degré, puis se tourner à-demi vers la Grande Salle, lorsqu'elles s'aperçurent que le roi ne se tenait pas sur l'escalier. Arrêtées en plein centre de la cour, enveloppées dans un silence palpitant toujours de la scansion populaire, les princesses s'immobilisèrent un instant. Puis, à leur droite, Richard, d'une voix éclatant entre les courtines, annonça solennellement leur arrivée.

« Leurs altesses royales, la très claire princesse Letana, duchesse de Meriden et Reine-à-venir d'Enselant ; et la très illustre Lastelle, dame des Marches, Gonfalonier du Royaume, et vainqueur d'Âpremont ! »

La déclaration de Richard tonna si fort entre les murs de la cour, qu'elle se fit entendre jusqu'au dehors, et que la clameur

de la foule – qui avait suivi les princesses jusqu’aux portes du Château – en fut toute ragailardie. Sous la pression populaire, ou peut-être sincèrement galvanisés par les exploits évoqués, les familiers du château éclatèrent eux-aussi en applaudissements. Saluant d’un signe de tête, les princesses démontèrent, se tournèrent lentement vers le perron de la Grande Salle, et avancèrent à pas compassés vers les souverains. Lorsqu’elles arrivèrent au pied des quelques marches devant le roi, les applaudissements, déjà fort peu nourris de ce côté-là, s’éteignirent complètement. Une tension insidieuse mais palpable monta parmi les spectateurs de la cour ; on attendait – on craignait même – de voir ce qui allait se dire et se faire entre ces quatre êtres affrontés aux egos surdimensionnés. Ce fut Guisla, ô surprise, qui fit le premier pas, et prononça la première parole avant tout autre mouvement de la part des jumelles.

« Mes filles ! s’exclama-t-elle tout sourire en ouvrant les bras. Quelle joie de vous revoir ! »

Et elle embrassa fermement Letana avant que celle-ci n’ait pu réagir. La princesse se raidit sous l’étreinte fallacieuse, mais esquissa un sourire en faisant mine de répondre à son baiser de paix. Cependant, elle se garda bien, on le remarqua, de répondre par le vocable de *mère*. Car sans doute, comparant Guisla à Astia ou même Audovere, cette idée sonnait-elle comme une offense dans son esprit et sa bouche.

Lorsqu’elle se dégagea avec un visage faussement radieux, la nouvelle reine tendit alors les bras vers Lastelle, comptant sans doute l’enfermer dans la même comédie. Mais la princesse guerrière, observatrice et astucieuse, fut plus rapide et plus habile ; se hissant sur une marche dans sa direction, elle la coupa dans son élan en saisissant vivement sa main gauche, tendue vers elle, mais surtout ornée de l’anneau de foi qui l’avait engagée à Lodève.

« Dame Guisla », la salua-t-elle d’une voix neutre mais sonore en harponnant son regard.

Puis elle s’inclinant insensiblement, et baisa l’anneau de la reine, avant de se redresser tout en tenant toujours fermement cette main en évidence.

« C'est un tel plaisir de voir que certaines promesses de fiançailles ont encore de la valeur de nos jours... Sire. »

Ayant tourné la tête sur ces derniers mots, Lastelle s'inclina de même face au roi, qui, souffleté par l'audace et l'impitoyable vérité de la remarque, ne put émettre la moindre parole.

Mais Lastelle n'en avait pas fini avec la vengeance diplomatique de son retour.

Elle se détourna des souverains, avec à peine un salut concis de la tête pour les Pairs, et, fendant la cour par une haie qui s'ouvrait naturellement devant elle au milieu de ses hommes, elle apostropha Finan au four de sa forge.

« Mon très cher frère ! », clama-t-elle d'une voix forte en appuyant sur chacun des mots et en ouvrant largement les bras.

Ces paroles poignardèrent Guisla au creux des reins, et la giflèrent comme la paire de gants lancée lors d'une insulte.

Lastelle n'avait jamais été aussi proche de Finan que sa jumelle ; cette interpellation n'était donc qu'une emphase, une hyperbole, lui permettant de rappeler à tous la véritable nature de son demi-frère : fils bâtard du Roi et d'Emma, une autre blonde nourrice.

Guisla encaissa le soufflet avec aigreur, Lodève avec pragmatisme ; Letana, et Vivance derrière sa fenêtre, le savourèrent avec délice.

Puis la duchesse rejoignit à la forge sa sœur, qui, malgré les besoins premiers de l'invective, était restée auprès de Finan pour une raison cent fois valable.

« Ton travail a fait des merveilles, s'empressa de le féliciter Lastelle, mais j'ai encore de l'ouvrage pour toi ! »

Avec l'aide de Guilhem, elle retira son surcot, et se défit du haubert dont elle montra la déchirure au jeune forgeron.

« Diantre ! s'étouffa-t-il en faisant rouler la cotte de mailles sous ses doigts. Qu'est-ce qui a pu causer de tels dégâts ?

— Ceci. »

Lastelle lui présenta les deux morceaux sciés du vireton que Salvian lui avait retirés du ventre après le combat, et qu'elle avait conservés comme un étrange souvenir morbide de sa première bataille. À la vue du fût large et ventru du carreau d'arbalète, de son empennage de cuir en biais, et de

son fer aigu et pourvu de barbelures, Finan pâlit.

« Sainte Dame des Forges..., jura-t-il. Comment y as-tu survécu ?

— Grâce à la science d'un Clarentien, lui révéla Lastelle d'une voix toujours aussi forte en se tournant à demi vers les souverains. Et à la volonté des dieux. »

Après avoir chargé Finan de réparer son haubert, et comme les monarques ainsi que le reste des courtisans commençaient à regagner l'intérieur du château, les princesses tournèrent des talons, et gravirent les marches du Grand Degré. À son sommet, sous les arcades de la galerie, les attendaient impatiemment leurs plus proches camarades.

Manel, toujours claudiquant sur sa béquille, fit plier l'épaule de Lastelle de sa lourde patte sous une tape amicale ; Loïdys, le poignet guéri, enserra les jumelles en même temps ; puis Letana se jeta dans le giron de Manel et tous deux, plus qu'une embrassade, échangèrent un long baiser sous l'œil rieur de leurs amis ; enfin, à côté des amants passionnés, Arn et Lastelle s'étreignirent viscéralement. Le jeune chevalier, les yeux brillants et la gorge nouée, ne put proférer aucune parole, et dissimula son visage bouleversé dans le cou de son amie, inspirant profondément pour calmer son angoisse retenue, ne la lâchant point avant d'avoir pleinement savouré la conscience de son retour.

Ces mots qu'il ne put prononcer, ce furent les petites princesses qui les énoncèrent. Les filles d'Audovere, droites et dignes à côté des jeunes gens, semblaient attendre sagement leur tour. Mais lorsque les jumelles se tournèrent vers elles, l'empathie leur serra le cœur. Les fillettes avaient les yeux bouffis, cernés, et les joues creuses et livides des malheureux qui ont trop pleuré. Après avoir perdu leur petit frère, puis leur mère ; après avoir vu leur gouvernante se détourner d'elles par ambition personnelle, et les éloigner de leur père ; après tous ces deuils, elles avaient éprouvé la plus grande terreur de savoir leurs sœurs à la guerre, et avaient craint, en apprenant la blessure de Lastelle, d'avoir perdu le reste de leur famille, et de

se retrouver complètement seules et abandonnées.

« Oh, Merehault..., murmura tristement Lastelle. Ysi... »

Les jumelles leur ouvrirent les bras, et les petites princesses vinrent s'y précipiter. Ysambre sauta au cou de Letana, et s'y accrocha férocement ; Merehault entoura prudemment la taille de Lastelle de ses petits bras et posa la tête contre sa poitrine.

« Nous avons eu si peur que tu ne reviennes pas..., murmura-t-elle d'une voix fluette et tremblante.

— Mais je suis là maintenant, la rassura Lastelle en posant une main tendre sur ses cheveux. Je suis là... »

Au bout de quelques instants de câlineries, Merehault releva vers sa sœur un petit minois hésitant, à l'inquiétude vaguement dissimulée.

« Et Guilhem ? s'enquit-elle dans un chuchotement, sans parvenir à retenir le rose qui affleurait à ses joues.

— Guilhem ? fit mine de s'étonner Lastelle. Quel Guilhem ? Ah... tu veux dire mon pauvre écuyer... »

Le gentil visage de Merehault se figea, et menaça de se décomposer. Lastelle eut pitié de son petit cœur, et esquissa un sourire en désignant les écuries d'un geste de la tête.

« Là derrière, sans doute encore avec Vigilant. »

La jeune princesse eut un petit éclat de rire soulagé, et quitta ses sœurs pour descendre avec précipitation le grand degré et rejoindre son compagnon de jeux, toujours consciencieusement affairé à sa tâche.

À la suite de ces retrouvailles, les jumelles traversèrent le château vers leurs appartements. En chemin, elles croisèrent de nombreux domestiques et familiers, qui les saluèrent chaleureusement avant de poursuivre leurs occupations ; et lorsqu'elles arrivèrent toutes deux dans la chambre de Lastelle, l'accueil fut dithyrambique. Emma, en pleurs, les étouffa dans ses bras ; Erys de Marnai et Alis d'Emry s'inclinèrent avec déférence et leur embrassèrent les mains de soulagement ; tandis que le reste de la maisonnée, tout autour, piaillait de joie.

Il fut terriblement difficile de ramener dans l'immédiat un semblant de calme au sein des appartements princiers. La

gouvernante, l'intendante et la physicienne avaient de sérieuses observations à faire remonter aux princesses sur l'état de leur maison, malmenée durant leur absence ; mais les jeunes femmes remirent au lendemain ces obligations officielles. Pour le moment, et après un si long voyage, elles souhaitaient se reposer, et se consacrer entièrement à leurs proches.

Tandis que les domestiques reprenaient donc leur ouvrage, et quittaient la chambre, les jeunes gens se réunirent autour du guéridon et se versèrent quelques coupes de vin en commençant à papoter insouciamment. Mais cette apparence n'était qu'une façade, destinée à détourner des oreilles et des regards le ressentiment qui rongait à l'évidence le cœur d'Arnelant. Appuyé de l'épaule à l'angle de la muraille et d'une baie, les bras croisés et la coupe suspendue sous sa lèvre, le jeune homme avait l'air sombre et lointain.

Tandis que leurs compagnons bavardaient en versant le vin, Lastelle fit un pas vers lui, et posa les mains sur ses bras avec un regard doux et une voix pleine de compassion.

« Cutbert nous a appris... pour Viguiet. Je suis navrée Arn, le destin est parfois cruel.

— Oui, répondit-il avec un cynisme qui ne lui était pas habituel. Surtout quand certains s'évertuent à le tordre dans cette direction...

— Prend garde, Arn. Vivance m'a dit que tu soupçonnes Guisla, mais rien ne prouve son implication.

— Tu la défends ? Ou tu es naïve à ce point ? »

Le jeune homme avait répondu avec rudesse et amertume. Le bavardage spécieux des trois autres camarades en fut soufflé. Letana, plus particulièrement, qui avait eu tout le loisir depuis près d'une lune d'observer l'évolution des sentiments de sa sœur à propos de Guisla, craignit qu'Arn n'ait poussé le ton trop haut, et attendit de voir comment Lastelle allait y répondre.

Mais cette dernière ne se formalisa pas de l'aigreur du jeune chevalier ; elle se doutait qu'Arn devait avoir très mal vécu d'échouer dans la mission qui lui avait été confiée, à savoir surveiller l'ancien prince Viguiet. De plus, même si les deux hommes ne s'étaient jamais vraiment connus, ils n'en restaient

pas moins cousins germains ; alors, bien que totalement acquis à la nouvelle dynastie de Lodève, le fils de Florimond, neveu du Roi Sicard, apparenté aux Leudastes, ne pouvait s'empêcher de prendre cette disparition suspecte pour une affaire personnelle.

Cependant, Lastelle tint à le rassurer complètement sur ses positions.

« Ni l'un ni l'autre, lui précisa-t-elle. Mais il nous faut jouer la prudence. »

Elle resserra la pression sur son bras avec insistance.

« Arn, nous sortons d'une guerre, et c'est tout juste si nous en sortons vainqueurs. Nous ne pouvons risquer d'en déclencher une autre ici, au palais, sans avoir toutes les cartes en main.

— Nous avons l'avantage du terrain, voulut rétorquer le jeune homme. Nous l'occupons depuis plus longtemps qu'elle...

— Mais nous n'avons pas les alliés nécessaires ! »

Il devait absolument comprendre ce dernier point, tout en découlait.

« Nous avons gagné cette bataille grâce au Roi..., lui rappela donc Lastelle. Mais cette fois-ci, nous l'aurons pour adversaire. »

Arn soutint son regard un instant, puis baissa les yeux de dépit en consentant un infime hochement de tête. Lastelle en profita pour conclure son argumentaire.

« Guisla n'est peut-être rien de plus qu'une rivale. Nous ne pouvons affirmer autre chose pour l'instant. »

Pourtant, cette dernière phrase sembla réveiller l'ardeur d'Arnelant, et il s'opposa de nouveau vivement à son amie.

« Viguier a contracté la fièvre ardente alors qu'aucun autre cas n'a été observé au palais ! Alis d'Emry m'a confié que cela n'aurait jamais dû arriver... Lastelle, de par son rang, même prisonnier, Viguier devait être nourri au régime des hôtes royaux ; c'est-à-dire avec du pain blanc, pas avec du pain noir comme les plus vulgaires des paysans. Il est le seul à avoir mangé du pain de seigle au Château, même après que l'épidémie fut découverte en Borée. Et c'est Guisla qui a fait mettre sa cellule en quarantaine pour soi-disant éviter que la maladie ne se propage... Mais Alis dit que le mal des ardents ne se transmet pas entre